

# DETECTIVE

LE PLUS GRAND  
HEBDOMADAIRE  
DES FAITS DIVERS

8<sup>e</sup> Année - N° 364

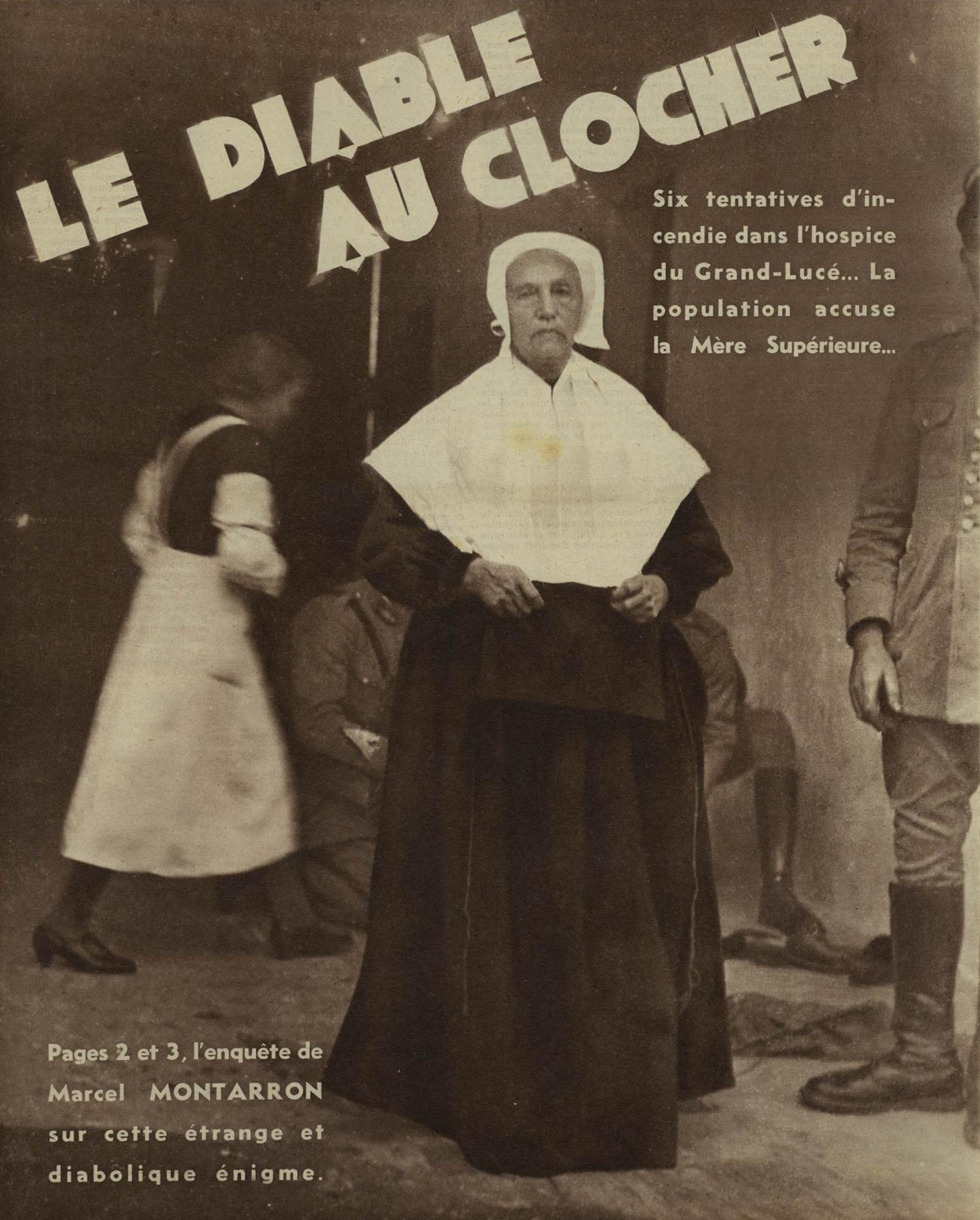
1 fr. 50

Le jeudi 16 PAGES  
17 Octobre 1935

DIRECTEUR :  
Marius LARIQUE

## LE DIABLE AU CLOCHER

Six tentatives d'in-  
cendie dans l'hospice  
du Grand-Lucé... La  
population accuse  
la Mère Supérieure...



Pages 2 et 3, l'enquête de  
Marcel MONTARRON  
sur cette étrange et  
diabolique énigme.

Le tocsin sonna trois fois...  
Trois fois en deux jours.  
Quand, pour la première fois,  
à l'heure paisible du repas du  
soir, la cloche du bourg se mit en  
branle, et donna l'alarme, lorsque le bruit  
courut qu'il s'agissait d'un feu dans un bâti-  
ment de l'hospice des vieillards, on ne son-  
gea qu'à conjurer le sinistre, qu'à en cir-  
conscire les dégâts.

Le feu, dans un village, est l'un des fléaux  
les plus redoutés.

Dès que l'alarme est donnée, chacun quitte  
son toit pour courir au danger. Plus que la  
curiosité qui, souvent, dans les grandes vil-  
les, attire les badauds autour des incendies,  
un instinct — ou mieux un réflexe de conser-  
vation, de protection — anime ici tous  
ceux qui offrent leur courage et leur dévoue-  
ment.

Ce soir-là, donc, on se précipita vers le  
lieu du sinistre, sans autre pensée que de lut-  
ter de son mieux contre les flammes. La  
chose se passait dans un bourg des envi-  
rons du Mans, le Grand-Lucé. Le feu avait  
pris dans une dépendance de l'hospice des  
vieillards, l'hospice communal Bodin, diri-  
gé par des sœurs de la congrégation de  
la Providence...

Cette dépendance, un bâtiment long d'une  
vingtaine de mètres, comprenait deux cham-  
bres de vieillards, la morgue de l'hospice,  
et un petit hangar servant de bûcher.

C'est dans ce bûcher, garni d'un pressoir,  
de rondins de bois sec et de sapinette, que  
le sinistre avait pris naissance. Le feu dans  
un bûcher ! Rien ne pouvait mieux flamber,  
comme bien on pense. Les flammes, hautes  
et vives, eurent vite fait d'atteindre le toit,  
d'attraper la charpente, de ronger les pou-  
tres. Le toit s'effondra, malgré la diligence  
des secours. Une forte brise rabattait les  
flammes crépitantes vers les murs de la cha-  
pelle de l'hospice. Redoutant le pire, on dé-  
cida d'adopter aux pompiers du bourg  
ceux du Mans. Le Mans, heureusement, n'est  
éloigné du Grand-Lucé que d'une vingtaine  
de kilomètres. Vers neuf heures, de nouvel-  
les pompes étaient mises en batterie ; vers  
onze heures, la protection des bâtiments voi-  
sins du sinistre ayant été assurée, tout dan-  
ger était écarté. Mais l'alerte avait été chau-  
de, c'est bien le cas de le dire.

Et l'enquête commença... Ce feu dans ce  
bûcher, et qui s'était propagé si rapidement,  
c'était bien étrange...

Ironie du destin, on achevait précisé-  
ment de reconstruire, non loin de là, la  
buanderie de l'hospice qui, en juillet der-  
nier, avait été en partie détruite par un in-  
cendie volontaire. L'enquête avait conclu  
à la culpabilité d'un journalier : un certain  
Perrot, un simple d'esprit, paraît-il, qui, har-  
celé de questions, finit par avouer ce qu'on  
désirait qu'il avouât.

Mais, cette fois, Perrot n'y était pour rien.  
Pour l'excellente raison que le pauvre bou-  
gre avait été, à la suite de cette affaire, in-  
terné dans un asile d'aliénés du Mans.

Les gendarmes, cependant, ne purent  
s'empêcher de rapprocher les deux événe-  
ments. Et lorsque, autant par mesure de  
précaution que par souci de ne rien négliger  
dans leurs investigations, ils eurent visité  
l'hospice de fond en comble, leur conviction  
fut faite : dans le grenier, au-dessus du

# LE DIABLE AU

bâtiment principal, n'avaient-ils pas décou-  
vert, entre deux malles, un autre foyer d'in-  
cendie qui venait d'être allumé à l'aide de  
vieux journaux et de vieux sacs, mais qui  
fort heureusement n'avait pu encore se dé-  
velopper ?...

La conclusion était simple : une fois de  
plus, quatre mois après l'incendie volontaire  
de la buanderie, une main criminelle ten-  
tait mystérieusement d'incendier l'hospice.  
Quelle terrible rancune, quelle vengeance  
aveugle et cruelle cachait ce désir acharné  
de destruction ?

Vengeance sénile d'un des pensionnaires ?  
Il n'y fallait guère songer. L'hospice Bodin  
a quatorze pensionnaires : douze femmes et  
deux hommes. De ces deux hommes, l'un est  
aveugle et l'autre presque paralytique. Quant  
aux pauvres vieilles qui finissent là leurs  
jours dans une demi-inconscience, com-  
ment un tel projet aurait-il pu germer dans  
leur cervelle éteinte ? Comment leurs faibles  
forces leur auraient-elles permis d'aller, dans  
un délai si court, du bûcher au grenier ?

Rancune d'un domestique ? Deux femmes  
sont au service de l'hospice : Marie-Louise,  
la cuisinière, et une jeune bonne de dix-  
huit ans, nièce d'une des religieuses atta-  
chées à l'établissement. On les jugea, l'une  
et l'autre, bien incapables d'un tel acte.  
Bien considérées par les sœurs, elles n'of-  
fraient vraiment aucune raison de les soup-  
çonner. On les interrogea, comme on inter-  
rogea tous ceux qui, de loin ou de près,  
avaient approché l'hospice ce soir-là ; on  
interrogea la sœur supérieure, les deux au-  
tres religieuses, sans résultat : on n'avait  
rien remarqué d'anormal. A sept heures, les  
ouvriers qui réparaient la buanderie incendi-  
ée en juillet avaient quitté leur travail. Le  
portail s'était refermé derrière eux. Et la  
nuit — la nuit que devait éclairer une heure  
après la lueur rougeoyante du sinistre —  
était lentement descendue...

Le jour revint. Vers sept heures, le lieuten-  
nant des pompiers retourna à l'hospice  
pour y poursuivre les constatations de la  
veille. Il venait de repartir lorsque, vers huit  
heures et demie, le feu éclatait à nouveau.

Pour la seconde fois, le glas lugubre ré-  
sonnait.

— Au feu !  
— Où ?  
— A l'hospice !  
— Encore ?...  
— Encore...

Cette fois, l'incendie avait éclaté dans le  
clocheton surmontant la chapelle. Décidé-  
ment, le Diable s'en mêlait. On se précipita  
de plus belle. Le clocheton flambait comme



une torche. Le vent, toujours violent, rabat-  
tait les flammes vers le toit de la chapelle.  
Le toit du bâtiment principal était à son  
tour entamé. On remit les lances en batte-  
rie. On alerta à nouveau les pompiers du  
Mans qui accoururent. On organisa la chaî-  
ne. Il fallait faire vite. Des maisons voisines  
de l'hospice risquaient d'être atteintes. Et  
les vieux du bourg se souvenaient en trem-  
blant qu'en 1844 un grand incendie avait  
détruit ce même hospice, qui avait dû être  
entièrement reconstruit par la suite.

Vers dix heures, cependant, tout danger  
était à nouveau écarté. On avait pu circons-  
crire les dégâts. Si le clocheton n'était plus  
qu'une frêle carcasse de poutrelles calcinées,  
à travers lesquelles on pouvait voir la clo-  
che restée miraculeusement suspendue à son  
faîte, le toit du bâtiment principal n'avait  
été qu'en partie détruit. Les fenêtres du  
premier étage, le plancher du grenier avaient  
été épargnés. Ce n'était pas sans mérite.  
Dans ce grenier, encore une fois, on avait  
découvert de nombreux foyers d'incendie :  
l'un sur une valise ; l'autre, dans une vieille  
armoire, sur un tapis roulé en boule. Le  
grenier, seul, avait été allumé et se consu-  
mait lentement.

Cela faisait donc, en douze heures, cinq  
foyers d'incendie en des points différents.  
La main criminelle qui les avait préparés  
ne prenait guère de repos !

Cette fois, le Parquet du Mans s'en mêla.  
On alerta aussi la Brigade mobile de Rennes  
qui détacha au Grand-Lucé deux de ses col-  
laborateurs, les inspecteurs Le Gall et Che-  
lin. Aucun concours n'était de trop pour  
éclaircir une telle énigme.

Les magistrats du Mans arrivèrent donc,  
flairèrent les poutres noircies, entendirent  
sœur Saint-René, la supérieure, concentrer  
leurs réflexions et comme, au fond, au-  
cun péril nouveau ne les pressait, décidèrent  
sagement d'aller déjeuner.

Entre la poire et le fromage, tandis qu'  
le juge et le procureur échangeaient leurs  
hypothèses, pour la troisième fois le tocsin  
allait sonner.

— Au feu !  
Le greffier faillit avaler sa fourchette.  
— A l'hospice ?  
— A l'hospice...  
— Messieurs, s'écria le maire, plus de  
doute. Le Diable est dans nos murs.  
Et chacun de prendre les jambes à son  
cou.

C'est un pompier, en tournée de surveil-  
lance, qui avait donné l'alarme. De la fu-  
mée s'échappait d'une des fenêtres du pre-  
mier étage, sur la façade de l'hospice don-  
nant sur la rue. On se rua vers ce sixième  
foyer d'incendie. Le feu avait été allumé  
dans une chambre servant de fruitier. Un  
paquet de raffia et du coton hydrophile des-  
tinés à alimenter le foyer furent trouvés au  
pied du lit. Mais on avait pu découvrir à  
temps cette nouvelle tentative de destruction.

Les tentatives précédentes pouvaient pré-  
senter à plusieurs hypothèses. Avec cette ten-  
tative-là, il devenait clair que la personne  
qui s'acharnait ainsi à faire le mal n'avait  
pas quitté l'hospice. Toutes les portes de  
l'établissement étaient d'ailleurs bouclées à  
triple tour lorsque les enquêteurs se présen-  
tèrent.

Alors, qui ? Qui et pourquoi ?  
La foule s'était rassemblée dans la rue. Ce  
n'était plus, cette fois, un réflexe de protec-  
tion mutuelle qui l'avait dirigée vers l'hos-  
pice, mais l'indignation et l'exaspération.  
Trois fois, en deux jours, le lugubre tocsin  
l'avait alertée. Cette série d'incendies con-  
certés, cet acharnement à détruire, à semer  
la panique, à se jouer de la justice, dans  
un lieu où seuls la bonté et le dévouement  
devaient avoir place, exaspéraient ce peuple  
de petits artisans et de paysans économes...

La foule, grondante de colère, voulait sa-  
voir. Si le Diable s'était introduit dans ce  
lieu de charité, si le démon du mal avait  
égaré celle dont, jusqu'alors, les soupçons  
s'étaient détournés, tant pis, il fallait agir et  
sévire. Même si la coupable était une épouse  
de Dieu !

Un cri monta :  
— Qu'on arrête la Supérieure, c'est elle...  
Perplexes, les magistrats se regardèrent.  
Sœur Saint-René, cette religieuse si dévouée  
pour son hospice qu'elle allait, dans un mois,  
recevoir le ruban rouge ? Il est des abîmes  
de l'âme qu'on n'ose regarder en face, par  
peur du vertige.

Quel mobile, sinon la folie, aurait poussé  
la Supérieure à détruire l'hospice auquel elle  
donnait tous ses efforts, qui était l'orgueil  
de son apostolat de quarante ans ? Le désir  
d'en avoir un plus beau, plus moderne, plus  
digne de ses soins ?

Ceux qui jasaient racontaient, à qui vou-  
lait les entendre, que sœur Saint-René n'avait  
pas vu, sans amertume, le changement de  
municipalité, aux récentes élections. Non  
pas que le nouveau maire fût un ennemi de  
la religion, mais, administrateur soucieux  
des deniers publics, il avait déjà eu l'occa-

Trois fois, la population  
répondit à l'appel du  
tocsin. Grondante de  
colère, elle finit par  
accuser nettement la  
Supérieure de l'hospice :  
la sœur Saint-René.



# CLOCHER

sion de refuser, du moins pour l'instant, les améliorations qu'elle proposait : sœur Saint-René avait réclamé la construction d'un réfectoire.

— Impossible pour le moment, lui avait répondu le maire; nous n'avons pas d'argent.

Mais pouvait-on en conclure que, contrariée, et ruminant sa vengeance, la religieuse eût exercé ainsi, par ses tentatives criminelles, une sorte de chantage ?

Toujours grondante, la foule avait, dans sa colère, admis cette hypothèse. Ses cris, sans cesse plus violents, montaient vers l'hospice.

— Si vous ne l'emmenez pas, nous irons la chercher, menaçaient les plus furieux.

Protégée par les gendarmes, sœur Saint-René fut emmenée, pour y être entendue loin des rumeurs de la foule, vers les locaux de la brigade. Mais ce ne fut pas sans peine. Il s'en fallut de peu qu'elle fût lynchée. Des femmes se précipitaient vers la servante de Dieu et tentaient de lui arracher sa croix.

— Vous avez déshonoré le Christ, hurlaient-elles.

Livide sous sa cornette, encadrée par les gendarmes, la religieuse se laissait conduire, et semblait ne pas entendre les cris qui la poursuivaient. Ses lèvres tremblaient doucement. Sans doute, à cette minute atroce, élevait-elle vers le ciel une prière passionnée pour oublier les tourments d'ici-bas...

Lorsque les portes de la gendarmerie se furent refermées sur elle, l'interrogatoire commença.

Faute de mobile précis — on ne pouvait songer à l'intérêt, la prime de l'assurance revenant à la municipalité — quelles charges pouvait-on relever contre cette femme ?

Son impassibilité. Ceux qui ont mesuré la vanité des choses humaines ne s'émeuvent guère des désordres d'ici-bas. Sans qu'aucune fibre de son visage de cire ne remuât, sœur Saint-René répondait à chaque question :

— Je suis innocente.

On s'étonnait qu'elle ait demandé qu'on évacuât la chapelle, comme si elle avait prévu l'incendie du clocher.

— Je suis innocente, répétait-elle.

On s'étonnait aussi qu'on ait tenté d'allumer un nouvel incendie dans cette chambre du premier étage, située en face de la sienne, et dont elle possédait la clé.

— Je suis innocente, répétait-elle sans se lasser.

— Enfin, il faut bien que ce soit quelqu'un. Qui soupçonnez-vous ?

Elle prononça un nom. Celui d'un menuisier du pays avec qui, d'ailleurs, elle avait eu, à propos d'un travail, un différend. Interrogé, le menuisier établit aisément son alibi. Certes, il avait été l'un des premiers à répondre à l'appel du tocsin, et à pénétrer dans l'hospice. Mais, quand l'incendie éclata, il était chez lui. Des voisins pouvaient en témoigner.

— Vous voyez bien, nulle personne de l'extérieur n'a pu préparer tous ces foyers d'incendie...

— Je suis innocente !

On dut la reconduire, sous bonne escorte, à l'hospice, sans en tirer autre chose que cette réponse lancinante et laconique.

Le soir même, d'ailleurs, sœur Saint-René quittait le Grand-Lucé. On l'emmenait à Ruillé-sur-Loire, où la Congrégation de la

Providence a sa communauté ; on l'emmenait vers la paix du couvent, vers l'oubli...

J'ai pénétré, à mon tour, sur les lieux de l'hallucinante énigme. La porte de l'hospice s'est ouverte sur mes pas avec un sinistre bruit de verrous. De la boîte aux lettres, des feuillets de papier avaient glissé, feuillets sur lesquels la colère publique adresse encore ses injures anonymes et vengeresses...

Une nouvelle Supérieure a remplacé sœur Saint-René. Dans l'hospice encombré de meubles évacués des pièces menacées, elle vague, sereine et souriante, à ses occupations. Dans une niche, une Vierge peinte en bleu se dresse près d'un bouquet de buis. Dans un coin de la cour, les pauvres vieilles se pressent les unes près des autres, comme si quelque nouveau péril allait fondre sur elles. La cloche calcinée et muette se découpe, au-dessus de la chapelle, dans le clocher incendié.

Une constatation : sauf le foyer découvert dans la chambre servant de fruitier, toutes les tentatives d'incendie ont été préparées pour détruire les toitures. Faut-il en conclure que le coupable avait intérêt à causer des dégâts ? Que, l'hiver approchant et craignant le chômage, il préparait ainsi de nouveaux travaux de réfection ? Mais comment ce coupable se serait-il introduit, le premier soir, dans l'hospice ? Comment aurait-il risqué, le lendemain, en allumant de nouveaux incendies, d'être surpris et confondu ?

Deuxième constatation : sur six foyers d'incendie, deux seulement étaient sérieux, puisque deux seulement se sont développés et ont causé des dégâts. Les autres (journal allumé sur une malle, tapis dans une armoire) révèlent des tentatives assez puéiles. La main criminelle est-elle celle d'une jeune domestique familière des lieux et voulant

**La Supérieure Saint-René est emmenée sous les hurlements de la foule**



se venger d'une réprimande trop cinglante ? Si l'on écarte ces deux hypothèses — et rien jusqu'ici ne permet de les retenir —, il faut revenir à l'insondable mystère qui pousse parfois des êtres, insoupçonnables, à faire le mal pour le plaisir pervers de faire le mal. Dans ce cas, avouons-nous impuissants à démasquer la vérité. Une religieuse a été soupçonnée, peut-être injustement, peut-être avec raison. On la disait autoritaire, âpre au gain, rancunière, orgueilleuse. Mais rien de tout cela n'éclaircit le drame intérieur qui aurait pu l'égarer. Rien ne l'éclaircira jamais plus. Les murs de la Communauté de la Providence abritent désormais les jours de celle que la colère publique accusa. Coupable ou non, elle échappe désormais à la justice ou à la réhabilitation des hommes. L'épouse de Dieu n'a désormais de comptes à rendre, d'oubli ou de miséricorde à demander, qu'à son Maître.

Marcel MONTARRON.

(Reportage photographique « DÉTECTIVE » J.-G. SERUZIER.)



L'hospice communal des vieillards du Grand-Lucé compte quatorze pensionnaires, dont douze femmes ; il est établi qu'aucun d'eux n'est capable d'avoir mis le feu à l'édifice.



**L'entrée de la chambre où fut découvert le sixième foyer d'incendie.**



Deux femmes sont au service de l'hospice : Marie-Louise, une très honorable cuisinière...



...et une petite bonne de dix-huit ans, digne de tout éloge, nièce de la sœur Théodore.



**Les enquêteurs, le chef Morice et l'inspecteur Chelin, examinent les dégâts.**

# GRAND CONCOURS

DES GRAINS DE CAFÉ

ORGANISÉ PAR

DOTÉ DE  
**200.000 fr.**  
de PRIX

L'Almanach  
du bon Astrologue

PLUS DE 2.000 GAGNANTS

1<sup>er</sup> PRIX : Une voiture automobile. Valeur : 20.000 francs. 2<sup>e</sup> PRIX : Une chambre à coucher. Valeur : 8.000 francs. 3<sup>e</sup> PRIX : Une salle à manger. Valeur : 7.500 francs.

4<sup>e</sup> PRIX : Une motocyclette. Valeur : 4.500 francs. 5<sup>e</sup> PRIX : Un collier de perles. Valeur : 3.000 francs.

APPAREILS PHOTO, MONTRES, etc., OBJETS DIVERS  
APPAREILS T. S. F., BICYCLETTES, PHONOGRAPHES.

Ce grand concours est organisé dans une seule intention de publicité et de diffusion d'un Almanach dont chacun appréciera l'intérêt et l'utilité. Cet ouvrage sérieux, nécessaire et unique en France, contiendra, outre les renseignements de prévisions et de prédictions astrologiques des conseils judicieux et de nombreuses pages divertissantes, largement illustrées, capables de satisfaire toutes les familles.

## RÈGLEMENT

Nous avons rempli une bouteille, contenant un litre, de grains de café. Cette bouteille, dûment cachetée, a été déposée chez un officier ministériel, à Paris.

Nous vous demandons :  
PREMIÈRE QUESTION PRINCIPALE. — Combien de grains de café sont dans la bouteille ?

SECONDE QUESTION SUBSIDIARE. — Quel est le poids exact du café contenu dans la bouteille ?

TROISIÈME QUESTION SUBSIDIARE. — Quel temps la personne chargée de compter les grains de café mettra-t-elle pour effectuer l'opération, étant entendu qu'elle procédera dans le temps le plus régulier et le plus limité ?

Pour ces trois questions, il sera fait un constat par voie d'huissier.

CONDITIONS DE PARTICIPATION. — Notre concours est entièrement libre. Il est ouvert à tous, dès à présent, jusqu'au 31 décembre 1935. Pour être admis à concourir, il vous suffira d'envoyer votre réponse, accompagnée de 2 fr. 50 (mandat, timbres ou bon de poste), prix de votre souscription à un exemplaire de l'ALMANACH DU BON ASTROLOGUE, qui vous sera adressé franco à l'issue du Concours. En dehors de cette petite souscription, il n'y aura aucun achat à faire; aucune marchandise à acheter.

CLASSEMENT DES CONCURRENTS. — Sera classé premier le concurrent qui aura indiqué exactement le nombre de grains de café contenus dans la bouteille d'un litre. Sera classé deuxième, le concurrent dont la réponse donnera les chiffres les plus rapprochés de la solution exacte. Et ainsi de suite. Si aucun des concurrents ne trouve les chiffres exactement conformes à ceux fournis par l'opération-type, il va de soi que sera classé premier, celui dont la réponse sera la plus voisine de la solution-type, telle qu'elle aura été établie par devant l'officier ministériel.

Les deux questions subsidiaires serviront dans l'ordre à départager les concurrents qui se trouveraient ex-æquo.

PUBLICATION DES RESULTATS. — Les gagnants du Concours seront avisés individuellement, la liste des gagnants sera d'autre part à la disposition du public au siège de l'ALMANACH DU BON ASTROLOGUE, avenue Flachat, 16 bis, à ASNIERES (Seine).

Et maintenant, chers lecteurs, le BON ASTROLOGUE vous souhaite BONNE CHANCE.

### BULLETIN A REMPLIR

et à adresser à la Direction de l'ALMANACH DU BON ASTROLOGUE, GRAND CONCOURS DES GRAINS DE CAFÉ, service ZB, 16 bis, avenue Flachat, ASNIERES (Seine).

Je désire souscrire à un exemplaire de l'Almanach du Bon Astrologue et participer gratuitement au Grand Concours des Grains de café.

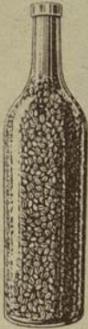
Nom Prénom  
Rue N° Ville  
Département

### REPOSE AU CONCOURS

1<sup>re</sup> Question. — Le nombre des grains de café est de  
2<sup>e</sup> Question. — Le poids exact du café est de  
3<sup>e</sup> Question. — La personne chargée de compter les grains de café contenus dans la bouteille mettra heures, minutes, secondes.

Ce bulletin peut être découpé ou reproduit sur une feuille de papier. Ne pas oublier de joindre les 2 fr. 50 demandés pour la souscription à un exemplaire de l'ALMANACH DU BON ASTROLOGUE. Aucun autre achat à faire, aucune marchandise à acheter.

Dans une même famille ou dans un cercle d'amis, les souscriptions ainsi que les réponses au Concours peuvent être groupées. En ce cas, prière à l'expéditeur de joindre en un seul mandat, le montant des souscriptions à l'ALMANACH DU BON ASTROLOGUE.



# POUR TOUS

## APRÈS L'ÉVASION DE PÉLISSIER



N'imaginez pas avec optimisme et naïveté que le règne de la vertu, enfin, allait commencer.

On se plaisait à croire, parce que des promesses avaient été faites, de retentissants discours prononcés, que, désormais, les méchants seraient punis et les bons récompensés. Le public a besoin de cette sorte d'imagerie d'Épinal, aux vives couleurs, qui satisfait son désir de justice.



Mme Christiane Pélissier a révélé les complaisances dont bénéficia son mari.

Mais l'image qui a été dressée devant ses yeux est trompeuse. Et, dès la reprise de l'année judiciaire, alors qu'on annonce les prochains débats de l'affaire Stavisky, recommence le scandale.

Et un scandale qui est particulièrement insolent, révélateur de la pourriture persistante.

Charles Pélissier, le financier sans scrupules, qui, simple coïncidence, savait s'entourer d'hommes politiques puissants, s'est évadé de la « Souricière ».

Qu'un déteu cherche à s'enfuir, la chose n'a rien de choquant ; elle est même si normale que la loi ne la réprime pas. Il n'y a pas de dé-

lit d'évasion ; le fait n'est sanctionné pénalement, que s'il s'accompagne de certaines circonstances, telle que le bris de clôture.

Mais, ce qui domine cette histoire stupéfiante, c'est le jeu complexe des concours qu'il a fallu rémunérer. Et puis aussi, il faut le dire, c'est le traitement inégal qui est fait aux inculpés, selon leur condition de fortune.

Ainsi, on a appris, trop tard, que Charles Pélissier, sortant de chez l'expert, deux jours avant sa fuite, s'était rencontré avec sa femme et qu'il avait eu avec elle une longue conversation !

Pour les initiés du Palais, c'est là une pratique courante : les banquiers qui logent actuellement à la Santé, les escrocs de haut vol, dont les dossiers exigent une étude prolongée, passent la plus grande partie de leur journée au dehors... Ils partent en taxi le matin, se rendent chez l'expert, comme ils allaient, avant leurs malheurs, à leur bureau ou à une séance de conseil d'administration ; déjeunent au restaurant, voient leurs épouses ou leurs maîtresses et retournent, le soir seulement, au bercail pénitentiaire. Et dans quel état !

Les pauvres bougres, eux, sont embarqués dans le panier à salade et soumis à un traitement que l'on peut qualifier, sans exagération, de rigoureux.

Pour en revenir à Pélissier, qui disposait évidemment d'importantes ressources, il a grisé des pattes sans difficultés. Son coup exigeait une minutieuse préparation : il a superbement réussi.

Que l'enquête du juge d'instruction soit complète ; qu'elle se porte dans toutes les directions ; qu'elle ne recule devant personne. Il y a des responsabilités multiples engagées dans cette affaire. Elles doivent être éclaircies, pour que la justice conserve, dans l'opinion publique, une confiance que les événements n'ont que trop ébranlée.

La mise en page de ce numéro est de Pierre LAGARRIGUE

## Engagé volontaire

A une récente audience de la 13<sup>e</sup> Chambre correctionnelle, un encaisseur d'une maison de commerce, titulaire de trois condamnations, est jugé sous l'inculpation d'abus de confiance. Il encaissait bien, mais... pour lui.

Il demande l'indulgence. Son casier judiciaire ne justifiant pas précisément une décision de clémence, le président Ingrand s'étonne.

— Je demande à partir...

— A partir ?...  
— Je veux m'engager.  
— Vous avez passé l'âge...  
— En Ethiopie (sic).

La recrue inattendue du Négus a récolté... trois ans de prison.

## Pièges à tanks

Pendant les premiers jours de l'avance italienne, on vit les guerriers abyssins menacer de leurs cimenteries les avions qui les survolaient, et chercher à transpercer de leurs lances les bombes tombées à terre.

Quant aux chars d'assaut, les indigènes eurent recours à la tactique de la chasse aux fauves.

Ils creusèrent d'immenses fosses recouvertes de branchages : c'est le piège à lions classique, tel qu'il est employé depuis des siècles en Abyssinie.

Grâce à ce primitif stratagème, les guerriers noirs capturèrent plusieurs tanks ennemis.

## Panique

La crainte du bombardement aérien avait, dès les premiers jours de la guerre, créé une atmosphère de grande nervosité dans la capitale abyssine.

Les légations ont fait peindre sur leurs toits d'immenses emblèmes de leurs pays respectifs. Des scènes de véritable panique se dé-

roulèrent à la gare, où les Européens prenaient d'assaut le train de Djibouti. La rumeur courut que le Négus s'en allait chaque soir dormir dans un refuge secret, en dehors de la ville...

Et, à la tombée de la nuit, l'angoisse des blancs semble accrue par les rigissements sinistres des lions du palais impérial.

## Cantinières noires

Une vieille coutume éthiopienne veut que les guerriers soient accompagnés par leurs épouses, qui se chargent de les nourrir. En effet, aucun ravitaillement militaire n'est prévu pour les troupes en campagne qui doivent s'en remettre entièrement aux soins des cantinières bénévoles. Ce sont elles également qui ont charge des blessés et des malades.

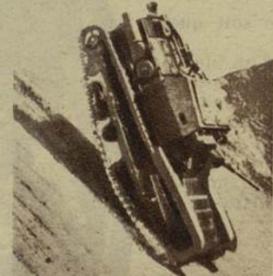
Il en est de même, d'ailleurs, chez les Ascaris qui combattent du côté italien sous le commandement du général Birolli.

C'est ainsi que, au soir des batailles, les guerriers noirs des deux camps retrouvent l'atmosphère familiale sous la tente où s'affaiblissent leurs épouses vigilantes.

## Les amazones

Ce n'est pas seulement en qualité de cantinières que les femmes africaines se dévouent.

L'épouse du général Habte Mikael, commandant de l'armée d'Ogaden, est partie pour le front afin de combattre aux côtés de son mari. Une autre fougueuse amazone s'est placée à la tête de 15.000 guerriers en marche vers le Nord, tandis qu'à Addis-Abeba 300 femmes se sont enrôlées dans l'armée régulière. Elles forment la garde d'honneur de l'Impératrice, qui, on s'en souvient, lança un vibrant appel par T. S. F., à ses sujettes.



Les tanks furent pris au piège, comme des lions.



La gare d'Addis-Abeba vit des scènes de panique.



Les femmes éthiopiennes se muèrent en cantinières.

## M<sup>ME</sup> PAULETTE D'ALTY

Professeur libre d'Astrologie Gie Manoscopie

qui transforme les êtres ainsi que les destinées troubles. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corr. dét. : depuis 20 fr.

SECRET EGYPTIEN INFALLIBLE

14, rue de Turin, 14, Paris. « M<sup>o</sup> Liège ou Europe ».

## Montre pour LE TRAVAIL

Bottier de Chasse en métal chromé

39 FR.

en métal KOMLOR

imitant l'Or à s'y méprendre

59 FR.

Entretien gratuit, garanti 5 ans

EV LYNDIA, Morteau près Besançon

Dépôt à Paris : 75, Rue Lafayette, 75

Métro Cadet - Ouvert aussi le Samedi après-midi



POUR LA PORCELAINES L'EMAIL LA CÉRAMIQUE L'ALUMINIUM

## ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES

ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS (Cours par correspondance) Brochure gratuite sur demande

34, rue La Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18

## L'IVROGNERIE

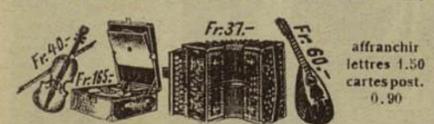


Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratuits et franco. Ecrivez confidentiellement à :

Remédos WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 ET), Londres W1

CONSULTEZ Mme Thérèse Girard, voyante, célèbre par ses prédictions et ses conseils, médaillée, diplômée, 78, av. des Ternes, Paris, 1 à 7 h. sam. et dim.

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements Demandez de suite notre catalogue français gratuit.

MEINEL & HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)

# PETITES CAUSES

## LE DISTINGUO SAUVEUR

**A**RMAND-le-Rouquin, patron du « Chat Noir », a gagné, devant le Tribunal civil de Béziers, le procès qu'il avait intenté contre son collègue Arnaudies, patron de « la Féria ».

Dans un précédent numéro, nous avons déjà exposé les faits de la cause. Arnaudies avait acheté à Armand-le-Rouquin, pour le prix de 330.000 francs, un établissement dit de plaisirs à l'enseigne de « la Féria ». 270.000 francs furent payés comptant, mais Arnaudies refusa d'acquiescer le solde de sa dette.

— Messieurs, déclara aux juges de Béziers l'avocat d'Armand, notre adversaire invoque les articles 1131 et 1133 du Code Civil pour se soustraire à ses engagements.

L'article 1131 dit que l'obligation basée sur une cause illicite ne peut avoir aucun effet et l'article 1133 énumère les causes illicites : celles qui sont prohibées par la loi; celles qui sont contraires aux bonnes mœurs ou à l'ordre public.

De l'autre côté de la barre, l'avocat du défendeur approuvait de la tête. Il se croyait certain de triompher. Dans le fond de la salle, le gigantesque Armand-le-Rouquin jetait des regards furibonds au chétif Arnaudies qui ricanait, heureux du bon tour qu'il venait de jouer à son créancier.

Mais l'avocat poursuivait : — Je soutiendrai, moi, que la cause n'est pas illicite. Ce n'est pas une maison de tolérance que mon client a vendue à Arnaudies, c'est un bar-dancing, ainsi qu'en fait foi un acte sur papier timbré, signé par les parties.



Avec fougue, l'avocat d'Arnaudies riposta :

— C'est bien une maison de tolérance que nous tenons. Il ne faut pas jouer sur les mots. Les douze « maisons » que la police contrôle dans le quartier réservé ne sont pas dotées, il est vrai, d'un statut municipal; mais ce sont, en fait, des établissements de prostitution. Je vous soumetts notre livre de recettes; vous y lirez qu'avant-hier, vendredi, jour de marché, nos sept pensionnaires ont reçu cinquante-quatre clients à douze francs. Voici enfin le Guide Rose, répertoire officiel de toutes les maisons de société. A la page 55, « la Féria » s'y trouve inscrite, avec son adresse, 9, rue de Valmy, et son numéro de téléphone 12-14. Je n'insiste pas. La jurisprudence est constante....

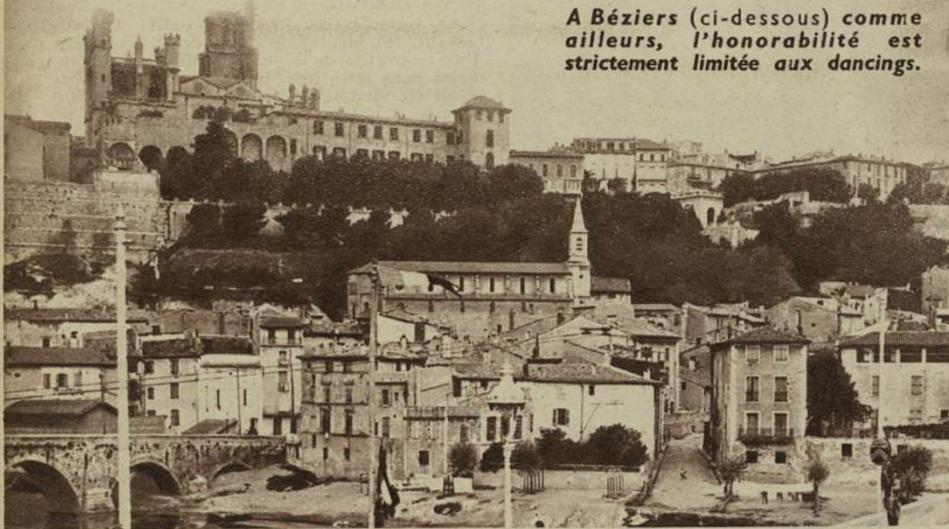
Huit jours plus tard, le Tribunal de Béziers rendit son jugement. Il rejetait les conclusions d'Arnaudies et, en des attendus sévères, déclarait que celui-ci n'était pas fondé à invoquer sa propre turpitude pour se délier de ses engagements; qu'au surplus, aucune maison de tolérance n'étant reconnue par la municipalité biterroise, « la Féria » ne devait être considérée que comme un bar-dancing.

Dans sa joie, Armand-le-Rouquin s'est empressé d'acheter deux nouveaux trotteurs. Mais Arnaudies a interjeté appel.

La Cour de Montpellier suivra-t-elle le tribunal de Béziers dans la voie où il s'est engagé? Déclarera-t-elle que les obligations contractées par les tenanciers des maisons hospitalières sont valables? Tous les « patrons » de France attendent avec anxiété son arrêt.

M. LECOQ.

A Béziers (ci-dessous) comme ailleurs, l'honorabilité est strictement limitée aux dancings.



# PARTOUT

## VOILA CENT ANS LE CAS DE M. VERNEY

**M.** Verney était un vieil avaré coulé d'or et de pierres précieuses. De naissance obscure et pauvre, il avait émigré aux Indes à l'époque de la Révolution. Il en était revenu, vers 1830, riche à millions. Célibataire et sans famille, il s'installa route de Versailles, aux portes de Paris, dans un pavillon isolé. Une femme de ménage des environs, nommée Elise Beaudouin, venait chaque jour lui préparer ses repas et entretenir l'immense villa dans un état de propreté relative. Toutefois, M. Verney avait interdit à sa domestique l'accès d'une des pièces : le salon. Elise Beaudouin en avait fortuitement découvert la raison. Un matin, en arrivant à son travail, elle s'était approchée à pas de loup de son maître atterré, dans ce salon, devant un secrétaire dont les tiroirs grands ouverts regorgeaient de rouleaux de pièces d'or, de diamants et de toutes sortes de pierres d'un éclat magnifique. Surpris en train de recompter son inutile fortune, l'avare s'était levé, blême et furieux.

— Sortez d'ici! avait-il crié. Depuis, il se défilait de sa servante. Il ne voulait pas en changer pour ne pas s'exposer à de nouvelles indiscrétions, mais il surveillait Elise Beaudouin. Enfin, au mois d'octobre 1835, ressentant les premières atteintes d'une paralysie commençante, M. Verney résolut de tenter une épreuve décisive.

Lorsque, le 13 octobre, la femme Beaudouin se présenta au domicile de son maître, elle fut très étonnée d'en trouver la porte ouverte. Elle pénétra avec précaution dans le pavillon et constata que le vieillard gisait étendu sans vêtements sur son lit et avait cessé de vivre. Dans son premier mouvement, elle voulut appeler les voisins, mais elle se ravisa aussitôt. Elle secoua de loin le corps sans vie avec le manche d'un balai, et, après s'être bien convaincue que M. Verney ne remuait plus, elle courut au salon, prit les clefs nécessaires sur la cheminée et ouvrit les tiroirs du secrétaire.

A la vue des piles de pièces d'or, des diamants aux mille reflets, des joyaux éblouissants, la pauvre femme fut prise de vertige. Son cœur battait à se rompre. Ses jambes

fléchissaient. Mais la tentation était trop forte. Elle alla jeter un suprême coup d'œil sur le cadavre. Les yeux du mort, ouverts à demi, semblaient la regarder avec indifférence, immobiles et sans vie. De nouveau, Elise Beaudouin courut au salon, et, d'une main fébrile, elle se mit à enfouir pêle-mêle, dans un vaste panier, l'or et les bijoux.

Mais, au moment où elle se retournait pour prendre la fuite, elle sentit une main glacée la saisir à la gorge. M. Verney était debout devant elle, nu, frémissant, l'écume aux lèvres, une barre de bois à la main, prêt à frapper. Il n'eut pas besoin de lever le bras. A sa vue, la voleuse avait poussé un cri terrible et s'était écroulée sur le parquet, frap-



M. Verney considérait parfois sa femme de chambre avec une juste méfiance.

pée d'apoplexie foudroyante, au milieu d'une cascade de rouleaux d'or et de diamants.

Sans s'inquiéter si sa domestique pouvait encore être ramenée à la vie, M. Verney ramassa lentement sa fortune éparpillée et la rangea dans le secrétaire. Alors seulement, il se décida à appeler un médecin. Mais Elise Beaudouin n'avait plus besoin de secours. Le docteur refusa la permis d'inhumation. La police enquêta. En raison de sa macabre mise en scène, le vieillard fut inculpé d'homicide par imprudence. Mais, avant même sa comparution en correctionnelle, une congestion cérébrale l'avait, lui aussi, emporté. L'avare et son indélicat servante avaient eu le même destin.

### Tempête sur Harlem

A la suite des événements d'Abyssinie, les populations italiennes et nègres s'affrontent en Amérique.

Les « Petites Siciles » et les « Petites Italies » (c'est ainsi que l'on appelle les quartiers italiens qui existent dans toutes les villes des Etats-Unis) sont en effervescence, tandis que les noirs ont proclamé le boycott de leurs produits.

A Harlem, le faubourg noir de New-York, l'excitation est à son comble, 500 nègres ayant tenté de piller les magasins italiens et la police ayant les plus grandes difficultés à les tenir en échec.

### Doublures

L'armée éthiopienne présente un mélange de forces hiérarchisées et d'éléments anarchiques.

Le Négus est maître suprême de cette armée, mais les Ras puissants, entourés de leurs turbulents guerriers, n'obéissent pas toujours à ses ordres.

Pour relever son prestige, le Roi des Rois dispose de quatre généraux qui ont pour mission de le « doubler ».

Déguisés en Négus et lui ressemblant comme des frères, ils parcourent le pays, auréolés de tout le faste impérial.

Si bien que le souverain semble posséder le don miraculeux d'apparaître sur quatre fronts différents.

### Présents... néfastes

L'Abyssinie est le pays des lions, et quelques magnifiques spécimens de ces grands fauves habitent une cage de bois dans la cour du palais.

Les guerriers du Négus portent des peaux de lions sur leurs épaules et se coiffent de crinières léonines.

Au cours de son voyage à



Les nègres de Harlem manifestent contre l'Italie.



Est-ce le Négus? Ou l'une de ses « doublures »?



Le lion d'Abyssinie porte-t-il bonheur ou malchance?

travers l'Europe, le Roi des Rois offrit trois lions à l'Italie : l'un au roi, l'autre au prince Umberto et le troisième... à Mussolini.

Ces cadeaux impériaux n'ont pas porté chance au Négus!

### L'hommage du Négus

Les journalistes de douze nations accompagnèrent le cercueil de Winifred Barber, le correspondant de guerre américain que la malaria emporta à Addis-Abeba.

C'était un charmant et intrépide jeune journaliste, passionné de son métier et fort aimé de ses camarades. Le Roi des Rois, qui avait eu l'occasion d'apprécier son zèle, tint à s'associer personnellement à ce deuil.

Un grand écriteau fut apposé sur les murs d'Addis-Abeba, proclamant :

« Winifred Barber fut un grand ami de notre pays; que les honneurs lui soient rendus! »

### Un philosophe

Le comte Vinci, ministre d'Italie à Addis-Abeba, n'a pas cessé de faire preuve, au cours de ces journées mouvementées, de la plus stoïque bonne humeur. Comme la garde éthiopienne encerclait sa légation, un ami lui fit observer qu'il était peut-être prisonnier sans le savoir; mais le ministre se contenta de hausser les épaules : « Je suis, fit-il en souriant, l'homme le mieux gardé de toute l'Abyssinie. »

A la veille de lui présenter ses passeports, le gouvernement éthiopien retira au ministre la T. S. F. qui le reliait avec Rome.

Le débonnaire diplomate s'en montra enchanté : « J'ai enfin la paix, s'écria-t-il; j'ai toujours rêvé d'être coupé du monde et de finir mes jours dans les solitudes africaines! »

La semaine prochaine :

# AU SERVICE DE LA GUERRE

un grand reportage sur les menées des espions dans le conflit italo-éthiopien, par un de nos correspondants spéciaux

ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS  
3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI<sup>e</sup>)

TÉLÉPHONE : LITRÉ 46-17  
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS  
COMPTE CHÈQUE POSTAL : N° 1298-37

Tous les règlements de comotes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "DéTECTIVE"

	1 an	6 mois
FRANCE ET COLONIES	85. »	45. »
ÉTRANGER (TARIF A)	85. »	45. »
ÉTRANGER (TARIF B)	100. »	55. »

# ALLO!...

# LA MORT...

Rambouillet (de nos envoyés spéciaux).

**C'**ÉTAIT le jour où Léon Chourlet, le vieux « bistrot » de Marçay-en-Yvelines, devait presser ses pommes pour remplir sa cave de cidre nouveau. Il avait engagé trois aides qui s'étaient levés avant le jour pour monter le pressoir devant la maison de Claudine Ravelli, dans une petite rue du village.

A 6 h. 30, tout était prêt. On n'attendait plus que le « père Léon » pour commencer le travail.

Mais le vieillard n'arrivait pas.

Bovoy, le chef de l'équipe, décida d'aller le chercher.

Il fut, en quelques enjambées, devant la maison de Chourlet, longue bâtisse blanche précédée d'un arbre touffu, duquel l'épicerie-buvette du vieillard tire son nom : « Au tilleul. »

La porte et les volets du rez-de-chaussée étaient clos ; les persiennes de l'étage, également. Bovoy cogna aux panneaux de bois de la devanture, à ceux de la salle de billard ; il secoua la porte de fer donnant accès à la cour. Vaine alerte, appels inutiles : le père Chourlet ne répondait pas... L'ouvrier agricole eut l'intuition d'un malheur. Il courut chez le garde champêtre, chez le maire, les priant de venir d'urgence perquisitionner dans la silencieuse demeure.

Toutes les issues donnant sur la rue étant fermées par des traverses de bois assujetties à l'intérieur, il fallut passer par la propriété du voisin, M. Vayssière, pour escalader le mur du verger de Chourlet. Tout de suite, Bovoy et le garde-champêtre s'aperçurent que l'unique porte de la maison ouvrant sur le jardin était entre-bâillée.

— Léon est donc debout, se dirent-ils.

A peine avait-il enjambé le seuil, que Bovoy s'arrêta sur place, bouleversé.

— Léon est mort ! cria-t-il. Il a été assassiné...

Poignant spectacle ! A l'entrée du petit couloir qui sépare la salle à manger de la cuisine, les pieds sur le carreau de celle-ci, la tête sur le seuil de celle-là, le vieillard trappu gisait sur le dos, chaussé de ses gros brodequins, vêtu de son pantalon rayé de noir et de gris, ceint de son inséparable tablier bleu de « bistrot » rural.

Assassiné ? Point de doute. Le septuagénaire était bâillonné ; on lui avait lié les mains sous les reins ; on lui avait bandé les yeux. Et là, tout près de son cadavre rigide, cette lourde massue de caoutchouc abandonnée sous l'appareil téléphonique mural dénonçait un assassin...

Auprès de la victime, un autre indice permettait de situer l'heure du crime. Celui-ci avait été commis vers huit heures, peu d'instants après qu'une voisine, Mme Ravelli, eût quitté le père Léon, car, sur la table de la minuscule cuisine, les beignets de la brave femme n'avaient pas été entamés. Dans la salle à manger, sous la vieille suspension de cuivre, au globe vert pâle, salade de tomates, bouilli froid, fromage et crème au chocolat voisinaient, aliments encore intacts, auprès de



Le père Chourlet (en haut, à droite) écrivit "0-20 Clébert" sur une ardoise, allongea le bras pour téléphoner et fut assailli par derrière.

Mme Vayssière et sa fillette pleurent maintenant l'affection perdue d'un grand-père.

la petite caisse à compartiments où la plupart des débitants ont coutume de jeter la menue monnaie qu'ils reçoivent. Donc, le père Chourlet avait fermé boutique, comptait sa recette quotidienne, était sur le point de dîner quand survint son meurtrier.

On poursuivit l'examen des lieux. On se précipita tout d'abord dans la boutique, à l'autre extrémité du petit couloir, car on pense toujours, en pareil cas, que le criminel n'a pas manqué de saccager l'endroit où se trouve la marchandise, source d'un abondant butin. Pourtant, dans le petit magasin du vieillard, pièce encombrée de hautes vitrines pleines de pacotille, de vastes étagères chargées de vieilles boîtes et de bouteilles, point de désordre. Un tiroir du comptoir ouvert, son contenu bouleversé par une main rapide : c'était tout ce qui révélait, au premier coup d'œil, le passage d'un malfaiteur.

— Et ça ? Regardez... Soudain, le garde champêtre avait attiré l'attention du maire et de M. Bovoy, premiers investigateurs, vers les objets rassemblés sur le comptoir, parmi lesquels deux verres encore remplis de vin blanc voisinaient avec une ardoise adossée aux deux annuaires du téléphone et portant, à la craie, un nom et trois chiffres : Clébert 0-20.

Les gendarmes de la Queue-les-Yvelines arrivèrent, précédés de peu leurs collègues de Rambouillet, ceux-ci commandés par un chef aimable et avisé : le capitaine Renard.

— C'est clair s'écria ce dernier en présence des premières constatations établies. Chourlet a été assassiné par deux complices. Ils entrent quand Mme Ravelli vient à peine de s'éloigner, quand le père Léon, ayant déjà fermé ses volets, n'a plus personne dans son magasin et qu'il est sur le point de se mettre à table. Ils ont convenu d'un prétexte pour éloigner le vieillard de la boutique trop proche de la rue, pour l'obliger à passer dans une pièce où personne ne verra ni n'entendra rien : « Nous voudrions téléphoner », disent-ils...

— Fallait-il encore savoir que le téléphone se trouvait dans la salle à manger, interrompit le maire de Marçay...

— Sans doute les criminels connaissaient-ils

d'ici, déclare que, lundi soir, il a rencontré, sur la route de Beynes, presque à l'endroit où aboutissent les empreintes de pas, une voiture dans laquelle se trouvaient plusieurs hommes et qui stationnait, tous feux éteints. Hier soir, à la tombée de la nuit, une autre voiture se trouvait là, occupée par trois inconnus. A vingt heures, c'est-à-dire au moment du crime, le même véhicule était encore en stationnement. Mais il n'y avait plus qu'un homme à l'intérieur : les deux autres devant se trouver chez Chourlet. Et quand M. Wyns approcha, la voiture démarra lentement pour aller se placer un peu plus loin, toujours sans éclairage...

Le Parquet de Rambouillet arriva sur ces mots, bientôt suivi de l'excellent commissaire Brancher, de la première Brigade mobile. L'enquête allait prendre plus d'envergure. Le cadavre de la victime fut fouillé. Quarante francs de monnaie furent retrouvés dans les poches, trouvaille confirmant que le crime n'avait pas été inspiré par l'appât de l'argent. Les paysans du village furent interrogés sans que les plus nombreux puissent rien révéler. Un seul assura :

— Léon avait reçu des lettres de menaces. Mais de qui ? Pourquoi ? Je n'en sais rien ! Peut-être sa famille pourrait-elle en dire davantage.

Accompagnés de leurs deux enfants, Mimine et Lucien, Mme Vayssière et son mari, fille et gendre de la victime, venaient justement d'arriver de Paris. Parmi l'attroupement des badauds, ses petits accrochés à ses jupes, Mme Vayssière sanglotait devant la porte de la maison de son père. Mimine questionnait :

— Alors, il fait dodo, pépère ?...

M. Vayssière quitta les siens pour être entendu par les enquêteurs.

— Je ne sais rien des lettres de menaces, dit-il. Mais, ce qui me frappe, ce sont les indications que porte cette ardoise : Clébert, 0-20...

— N'est-ce pas le nom déformé d'un réseau téléphonique parisien ?

— Non, précisa M. Vayssière. Je sais qu'un ancien habitant de Marçay, devenu propriétaire d'une maison de tolérance d'une ville de grande banlieue, a pour ami un autre « tautier » dont le nom s'apparente à celui qui figure sur l'ardoise. Les deux hommes, accompagnés d'autres collègues, venaient parfois « discuter le coup » chez mon beau-père, à l'abri de toute indiscretion. Ainsi, le malheureux Chourlet fut-il à même d'en savoir long, trop long peut-être, sur certaines « affaires » de ces clients-là.

Le commissaire Brancher, actif et clairvoyant, fut bientôt de l'avis de M. Vayssière. Une trouvaille qu'il venait d'effectuer le confirma dans cette idée que le vieillard solitaire avait été victime de ses rapports avec le dangereux « milieu ». Dans un des tiroirs du comptoir, le commissaire avait découvert, dissimulés sous un paquet de factures, des dessins d'une obscénité inexprimable, des photos montrant la moustache gauloise du père Léon auprès de minois féminins, voisinant eux-mêmes avec des physiologies qu'un policier reconnaît toujours aisément comme appartenant à la faune suspecte. Devant ces éléments d'enquête, il fallait bien convenir que la vie du septuagénaire comportait un côté louche. Désormais, les investigations allaient tourner autour de ce mystère.

Cependant, les enquêteurs, opiniâtres, progressent chaque jour dans leurs recherches.

Ils parviendront, vraisemblablement avant peu, à déceler la trouble énigme qui entoure la mort de Léon Chourlet.

Noël PRICOT.

(Reportage photographique « DÉTECTIVE » Marcel CARRIERE.)



Quittant son pressoir, M. Bovoy se rendit chez le père Léon et découvrit le crime.



Sur la table, rien n'avait été touché, ce qui situe le drame avant le dîner.

les lieux ! En tout cas, Chourlet inscrivit le numéro demandé. Il se rend vers le téléphone. Les assassins le suivent pas à pas. Le vieillard leur tourne le dos pour décrocher le récepteur. Il tend déjà la main vers celui-ci. Il va dire : « Allo ! Donnez-moi... »

— La mort ! coupe encore une fois M. le Maire.

— Alors, suppose un des gendarmes, les agresseurs fouillent la maison.

— Nous allons la fouiller nous-mêmes, décide le capitaine.

On arpente l'escalier étroit et tortueux qui accède au premier étage. On explore les chambres. Mais là, pas plus que dans les pièces du rez-de-chaussée, nulle trace de cambriolage, nul fouillis décelant une « perquisition » hâtive.

— Crime étrange ! remarqua le capitaine Renard. Si la cupidité n'a pas guidé les meurtriers, quelles mystérieuses raisons eurent-ils pour supprimer Léon Chourlet ?...

Un gendarme survint, qui avait monté « quatre à quatre » les marches de l'escalier :

— Mon capitaine, dit-il, nous avons trouvé la trace des pas des assassins. Ils se sont enfuis par le jardin, en laissant l'empreinte de leurs chaussures, de pointures différentes. Ils sont passés par une ouverture ménagée dans la barrière du verger et près de laquelle nous avons retrouvé un trousseau de clefs et un bouton de pardessus. Ils ont continué leur fuite, à travers champs, jusqu'à la route qui mène à Beynes. D'autre part, nous avons appris des faits notoires qui permettent de croire que le « coup » fut prémédité. M. Vayssière, le voisin de Chourlet, dit qu'il a remarqué, hier matin, l'ouverture ménagée dans la barrière du verger. M. Wyns, un autre villageois



Les gendarmes en train de "mouler" des empreintes de pas dans le jardin.



Dans un tiroir, le commissaire Brancher découvrit des photographies obscènes.



M. et Mme Denys (au centre), les malheureux parents de la petite Cécile.

Lille (de notre correspondant particulier).

Les freins de l'auto gémirent. — Allons, dehors !... Une robuste poigne poussa sur la route aux pavés inégaux un bonhomme à la face rude, endimanché. Menottes aux mains, il restait là, inquiet, considérant avec des yeux apeurés le paysage lunaire qui l'entourait.

maintenant. Mais elle te craint comme le diable. Et, il y a trois semaines, tout malade que tu fûs, tu n'as pas craint, pour assouvir tes monstrueux instincts, d'enlever et de souiller la petite Magniez. Cela t'a conduit tout droit en prison. Je te connais bien. Je pourrais te dire combien d'argent tu dépensais, chaque jour, à acheter des bonbons que tu offrais aux enfants...

grondée. Aux Quatre-Chemins, je lui ai fait prendre le sentier le long du terri. La route était déserte... La nuit épaisse...

— Et alors ? gronda un inspecteur... — Alors, j'ai dû lui faire mal... Elle a crié, a voulu s'enfuir. J'ai pris peur. Elle allait me dénoncer. Je l'ai serrée contre moi, à terre. Sa tête reposait dans le creux de mon bras, et j'ai serré progressivement. Elle a mis le temps, pour mourir. Elle s'est débattue au moins pendant dix minutes. Avec ma main gauche, j'étrouffais ses cris... Puis, elle n'a plus bougé... Je me suis relevé et, déposant le corps contre le remblai, j'ai fait « crouler » sur lui de la terre, des gravats, des scories et du poussier. Et je me suis enfui. Dix minutes plus tard, au café « Canadien », à l'autre bout du pays, j'ai joué au « 421 » avec le patron... C'est tout...

Le bandit lève la tête. Il remarque la pâleur des visages penchés vers lui, et s'inquiète. Dix fois, le commissaire Dubois s'est retenu pour ne pas gifler à toute volée cet être abject.

Les inspecteurs reprennent souffle. L'un d'eux, quelques minutes plus tard, me dit qu'il n'avait pas cessé un instant de crisper sa main droite sur la crosse de son pistolet.

— Abatte ce bandit d'une balle en plein crâne, croyez-vous que j'aurais mal fait ?...



J'ai retrouvé, cet après-midi-là, dans ces humbles bistrotts où l'on boit la bière acre du Nord, dans les rues étroites du pays, l'atmosphère lourde de la misère et du malheur. Des cohortes de femmes, cheveux au vent, traînant derrière elles une armée de gosses mal mouchés, s'en allaient vers la gendarmerie, vers le terri du crime.

de loin, le menaçaient du poing. Le groupe s'enfonça, à nouveau, dans le chemin de pierres. Et s'arrêta.

— C'était ici, désigna du doigt le meurtrier, blême tout à coup. Mais le remblai a monté, depuis.

En un an, en effet, les wagonnets ont déversé des milliers de mètres cubes de scories et de poussier noirâtre. L'enfant est là-dessous.

Dans un silence accablant, on jalonne les bords de l'immense linceul.

En quelques instants, la foule, massée et tenue en respect sur les flancs des remblais, se rue, se laisse glisser dans la cuvette naturelle où se trouve le prisonnier. Elle hurle sa haine. Des femmes se jettent, malgré les policiers, malgré les gendarmes, sur Sprocq épouvanté. Les coups pleuvent de partout. Les appareils des photographes volent à terre. Les gendarmes peuvent à temps s'emparer de Sprocq. On le fait filer en toute hâte, tandis que, obsédantes, les femmes crient :

— Donnez-nous-le !... On le pendra !...

Longtemps, le flot populaire vint battre contre les grilles de la gendarmerie. Il fallut attendre le soir pour ramener Sprocq à la cellule de la prison de Béthune où, le matin même, après une longue et difficile enquête qui l'avait convaincu, le commissaire Dubois était allé appréhender le monstre.

Au « Franco-Belge », le père et la mère Denys, les parents de la petite Cécile, pleurent la petite fille blonde. Et la maman se souvient des consolations que l'infâme assassin venait, de temps à autre, lui prodiguer...

Dans un cadre de bazar, le visage d'une petite fille sourit, sourit toujours.

Comment la retrouvera-t-on ? Là-bas, au terri, depuis mardi, des équi-

# L'INCEUL

# DE SUIE

Tout le village de Rouvroy voulut suivre, anxieux, les fouilles pratiquées au flanc du terri pour dégager le frêle cadavre de son linceul de suie.



L'homme, sans rechigner, prit place entre deux de ses compagnons et partit du pas traînant des travailleurs de la mine.

A droite, à gauche, sur la plaine morne, se dressaient çà et là les terris coniques ou les longs remblais formés de terres noires exhumées de cinq cents mètres de fond. A un kilomètre à peine, un puits des mines de Drocourt, et là, tout contre, à toucher le grand remblai, Rouvroy, petit centre minier, adossé à la fosse 2, et dont les habitants sont tous ouvriers du charbon.

Tout est noir à des kilomètres à la ronde, et la pluie fine d'octobre n'a pas su laver les tuiles rouges des coronas de Rouvroy-Nouméa.

Groupe confus dans le petit jour, cheminant cahin-caha parmi la pierraille des ravins, le commissaire Dubois, de la 2<sup>e</sup> Brigade de Police mobile de Lille, ses hommes : les inspecteurs Blémant et Carameaux, et leur prisonnier, s'arrêtèrent soudain entre deux murailles noires.

— Allons, parle. C'est ici ?

L'homme hésita, tourna un regard hébété vers chacun de ceux qui étaient là, un regard qui implorait, presque.

— Je ne sais plus, dit-il.

Et il trembla, soudain.

On l'emmena. On fut vite à la gendarmerie toute proche. Une gendarmerie coquette qui se dresse face à l'immense terri au flanc duquel grimpent les wagonnets...

Dans le bureau du chef Sintive, le commissaire Dubois fit asseoir son prisonnier et, du ton presque pitoyable d'un confesseur, lui dit :

— Allons ! avoue que c'est toi l'assassin de Cécile Denys !...

L'autre secoua la tête :

— Je ne suis pour rien là-dedans, je vous l'ai dit.

Le commissaire eut un argument peu banal :

— Tu es le seul satyre du pays, dit-il ; je me suis renseigné, tu penses bien. En 1928, tu as enlevé la petite Rosette et tu l'as emmenée, elle aussi, sur la pente du terri. Des ouvriers sont venus et tu t'es enfui comme un lâche, laissant l'enfant de huit ans, en larmes, au milieu des pierres. J'ai vu Rosette ; elle a seize ans,

L'homme, devant cette précision, parut vaciller et blêmit.

— Et je sais aussi que, le 27 novembre 1934, entre 19 h. 30 et 19 h. 50, tu as emmené la petite Cécile, que tu l'as tuée et que tu as enterré son corps quelque part, tout près d'ici, dans ces vallons de suie... Allons, parle...

Charles Sprocq, l'homme accusé, un mineur de trente-deux ans, hésite encore. C'est le type même de la brute, mais de la brute qui a peur des coups.

Et voilà que des visages terribles s'écrasent contre les fenêtres. Des yeux remplis de haine scrutent le misérable. Des cris partent, soudain :

— A mort, l'assassin !...

Sprocq respire à grand-peine. Il regarde le commissaire Dubois qui, d'un signe, fait descendre les rideaux des fenêtres devant les visages haineux.

— Ecoute, Sprocq. Moi, je vais t'aider à avouer. Allons ! dis comme moi, veux-tu ? Oui, j'ai tué la petite Cécile...

Et la brute, docile enfin, larmoyant :

— Oui, le 27 novembre 1934, j'ai emmené et tué la petite Cécile...

Dubois eut un soupir de soulagement et, tout de suite, le commissaire Dubois, consolidant sa victoire :

— Tu vois que c'était facile. Maintenant, explique-toi...



La tête entre les mains, d'une voix sourde, sans y mettre la moindre inflexion, Sprocq marmonne un récit qui fait frissonner d'horreur les policiers, habitués pourtant aux révélations les plus scandaleuses.

— Oui, dit-il, je suis allé, ce soir-là, au bar « Franco-Belge », chez les parents de Cécile. Je n'avais alors aucune mauvaise pensée. Puis, j'ai vu Cécile, une gosse de neuf ans, blonde, potelée, et, tout de suite, cela a été plus fort que moi. Elle est allée me chercher des cigarettes. Je lui ai donné cinq sous. Quand je suis sorti de l'estaminet, elle jouait devant la porte. Je lui ai promis des bonbons et elle m'a suivi. Je lui ai fait acheter des bonbons. Elle me tenait par la main et riait de cette promenade nocturne. Elle m'avait fait promettre de n'en point parler à sa mère qui l'aurait



Des hommes résolus avaient juré de s'emparer de Sprocq et attendaient leur heure devant les grilles de la gendarmerie.

L'inspecteur Blémant alla résolument à eux :

— Eh ! les gars, dit-il, il est à nous. Faut nous le laisser. Le premier qui le touche nous en rendra compte après.

Les magistrats arrivèrent. La foule s'écarta. Sprocq sortit. Il jetait de temps à autre un regard furtif vers les mineurs qui,

pes fouillent sans arrêt. On a fait venir d'Arras un spécialiste du dépistage des sépultures militaires. Des centaines de braves gens ont pris bénévolement la pelle ou la pioche, et le remblai se creuse sous leurs coups.

Parviendront-ils au petit cadavre d'enfant enfoui sous ce linceul de suie, un soir glacial de novembre, dans ce tragique décor de *Germinal* ?

André CARTON.



Le monstre (au centre) assista, impassible, à la reconstitution de son odieux forfait.

Il y eut, derrière la porte de communication, un éclat de voix, le bruit d'un corps qui tombe, puis ce fut le silence. J'allumai une cigarette que j'aspirai à bouffées précipitées et allai m'accouder à la fenêtre ouverte. La mer prenait son élan, pour monter à l'assaut du môle, mais elle se décourageait vite. Avec un bruit de sable que l'on décharge, ses vagues s'éparpillaient sous les feux alternés du phare. Des nuages attentifs guettaient la lune comme une proie sanglante. Là-bas, à l'horizon, s'éleva le cri angoissé d'une sirène. Je quittai la fenêtre, et le silence retomba de nouveau.

Quand il n'est pas un souverain en exil, le silence est un vagabond qui nous regarde en dessous, pendant que sa main tâte un couteau dans sa poche.

Au plafond, un vol de moustiques semblait aimanté par l'ampoule électrique. Je regardai ma montre. Il était minuit moins vingt.

« Je partirai demain, à la première heure », pensai-je, et je souhaitai dormir d'un de ces sommeils de brute heureuse qu'avait connus, naguère, ma vie bousculée.

Je me dévêtis rapidement et me couchai, après avoir pris un cachet de véronal. A l'aube, le bruit d'une conversation me réveilla. De l'autre côté de la cloison, une voix mâle interrogeait :

— Jure-le ! Je te dis de le jurer ! Sans quoi, prends garde !

Pas de réponse.

— Fais attention ! Une fois, deux fois, trois fois...

Alors, une supplication s'éleva. Puis, j'entendis, très distinctement, une voix de femme qui disait :

— Quand tu m'auras tuée, seras-tu plus avancé ?

Je m'habillai, en un clin d'œil, après m'être livré à une toilette sommaire, en m'étudiant à faire le moins de bruit possible. Je descendis, ensuite, l'escalier à pas de loup.

En traversant la cuisine, je rencontrai mon hôte qui s'employait, déjà, aux soins du ménage, durant que trois marins aux cirés vert-de-gris, appuyés au zinc, buvaient leur café.

Elle me dit :

— Vous êtes levé tôt.

— Oui, lui répliquai-je. Pourriez-vous me préparer la note ?

Elle me regarda bien en face :

— Alors, vous partez ?... Vous aussi ?... A cause d'eux, sans doute ?

J'eus un geste évasif.

Elle parut n'y prendre pas garde et poursuivit :

— Si vous saviez, pourtant, comme ils s'aiment...

Arrivé à la station, je constatai, avec quelque dépit, que le train que je pensai pouvoir prendre était parti, depuis vingt-cinq minutes déjà. Je n'en avais pas d'autres avant le soir. J'errai quelques instants,

comme une âme en peine, dans ce petit port breton perdu dans la baie d'Audierne, où j'étais venu passer quelques jours de répit. Mais un vent glacial s'étant levé brusquement, accompagné d'une pluie pénétrante, je songai à me mettre à l'abri. Comme il n'était d'autre auberge que celle où je venais de passer la nuit, je me résignai, bien à contre-cœur, à y retourner. La patronne m'accueillit avec une expression de visible contentement :

— S'il vous plaît, maintenant, de rester quelques jours, me dit-elle, vous pourrez dormir tranquille. Il est parti avec son auto. Il y en a pour un mois jusqu'à son retour...

Voyant que je ne répondais pas, elle insista :

— Un très bon client. Il voyage pour les

tissus. Une grosse maison de Quimper, à ce qu'on m'a dit. Elle, c'est une Parisienne...

Et, comme je lui demandai le menu du déjeuner, après me l'avoir donné, elle ajouta, l'air gêné :

— Ça ne vous dérangera pas que cette dame mange en même temps que vous ? Vers les midi, qu'elle descend ; c'est son heure... Une personne bien honnête et bien polie, malgré ce que vous pourriez penser.

Ayant rassuré d'un geste mon hôte, celle-ci s'en fut à ses fourneaux, pendant que je regardais la pluie dégouliner lentement le long des vitres.

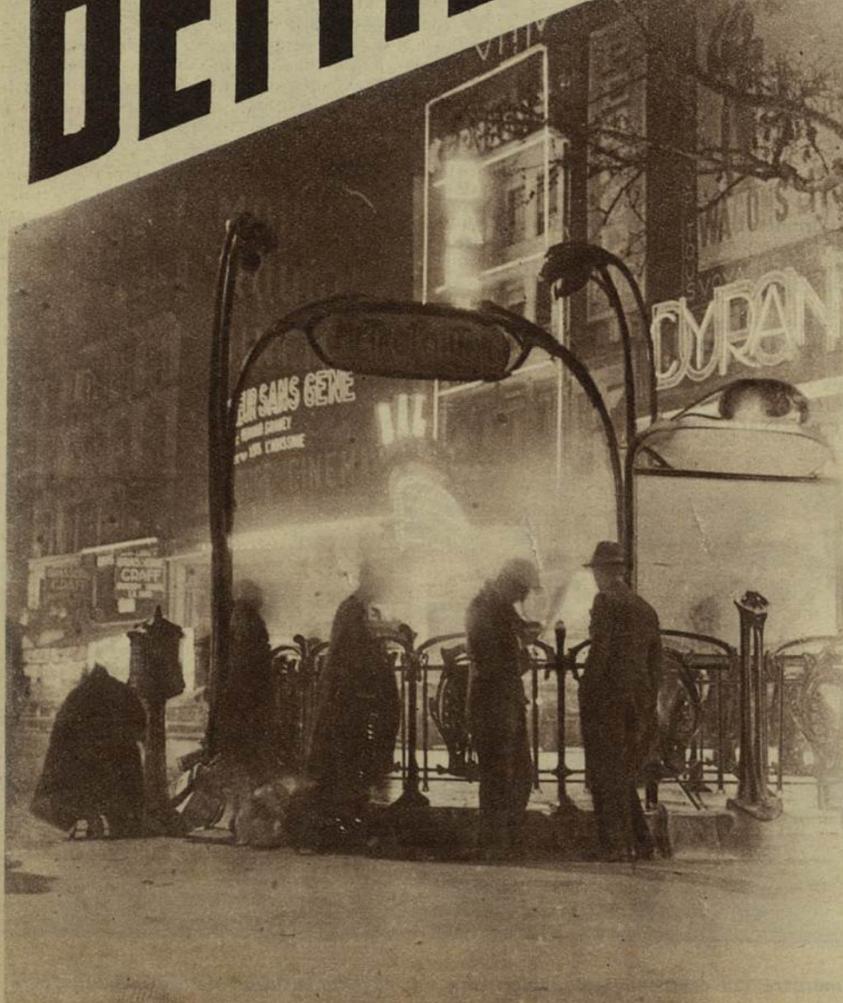
Le repas n'était pas achevé, que nous avions déjà engagé la conversation, ma voisine de chambre et moi. Le vieux Calvados que je lui offris après son café acheva de

venait rejoindre ici, tous les mois, pendant quelques jours. Elle finit par m'avouer que c'était grâce à une annonce de journal qu'elle avait fait sa connaissance. Elle me dit habiter à Paris dans le XI<sup>e</sup>, rue d'Angoulême, avec une amie du nom de Georgina, qu'elle avait connue pendant une tournée et qui faisait maintenant de la figuration.

— Elle prend l'apéritif, tous les soirs, à cinq heures, au Wepler de la place Clichy, me renseigna-t-elle. Je l'y rejoins quand je suis à Paris, mais je ne pense pas à y rentrer avant quatre ou cinq jours. Si vous y êtes avant, portez-lui le bonjour de ma part, elle sera contente. Vous pouvez demander après elle au gérant ou à n'importe quelle femme, dans la salle, en entrant, à gauche ;



# DEMI-FOUS



C'est à Montmartre, chaque nuit, que se retrouvaient, dans quelque brasserie, les petites amies de Georgina.

De toutes ses élues (ci-dessus), il préférerait encore celle qui l'obligeait à boutonner ses demi-bottes de dompteuse.

la mettre en confiance. Elle me dit s'appeler Suzy et avoir été diseuse à voix. Dans ses souvenirs, deux concerts se disputaient la préférence, l'Eden d'une petite ville de garnison de l'Est dont j'ai oublié le nom, et le Palmarium de Tunis. Il y avait trois ans qu'elle avait abandonné le métier, mais elle en conservait l'empreinte. Il me semblait la voir, avec sa poitrine étroite, sa face crayeuse de Pierrot, les courtes boucles de ses cheveux brûlés par les teintures, ramenant, après son tour de chant, entre deux quintes de toux, son tricot de laine sur sa poitrine nue.

Elle avait, tout d'abord, essayé de bluffer avec moi, en me racontant qu'ayant abandonné le concert, elle avait gagné, puis reperdu, une fortune, à la roulette. Mais ayant surpris un sourire sur mes lèvres, au cours de la description qu'elle me fit des salons du Casino de Monte-Carlo, elle se ravisa et me parla, plus simplement, d'un homme riche et marié qui subvenait à ses besoins. C'est lui, m'expliqua-t-elle, qu'elle

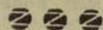
tout le monde connaît Georgina.

Je lui dis que je partais le soir même et lui promis de m'acquitter de sa commission.

Je vis une hésitation dans son regard. Cela dura quelques secondes, puis elle se décida, enfin :

— La patronne m'a dit que l'autre nuit... Surtout, pas un mot à Georgina !... Elle ne comprendrait pas...

D'un clin d'œil, je la rassurai, et nous nous quittâmes, complices...



Le café où je comptais rencontrer l'amie de Suzy, j'étais loin de m'attendre à ce qu'il me réservait.

Dès que je me fus inquiété de Georgina auprès d'une des habituées de l'endroit, que je jugeai à même de me renseigner, celle-ci partit d'une sorte de petit rire nerveux et, se tournant vers une de ses voisines, une petite boulotte aux cheveux collés sur les tempes, elle lui dit, en me désignant :

ndant  
que  
urnal  
e me  
d'An-  
Geor-  
tour-  
gura-  
rs, à  
ichy,  
nd je  
ren-  
ous y  
part,  
nder  
uelle  
che ;

— Encore un !... Ça ne va pas mieux...  
Et comme, visiblement agacé par cet accueil et par la curiosité indiscrette des deux femmes, j'insistai pour avoir mon renseignement :  
— Georgina, me dit celle que j'avais interrogée, elle les a mis, il y a une bonne demi-heure.  
Se tournant vers sa voisine, elle précisa :  
— Quelque cachet, probable, qu'elle avait à faire en ville !...  
Puis, s'adressant, de nouveau, à moi :  
— Même que, si vous la rencontrez, vous pourrez toujours lui donner ceci qu'elle a oublié, tout à l'heure, sur la table où elle a consommé.  
Et elle me remit, détaché d'un illustré galant dont le titre était rappelé en tête, une

Ce fut « Alger », ainsi dénommée de la ville où elle a vu le jour, qui devait m'introduire dans ce monde dont je soupçonnai à peine, jusque-là, l'existence. Dieu sait, pourtant, que d'heures précieuses j'ai usées à pénétrer les mystères de ces officines de plaisir dont Paris, s'il n'a pas le monopole, possède, du moins, l'art de la présentation et de la mise en scène !...  
Un dîner en tête à tête, dans une brasserie de l'avenue de Clichy qui s'honorait de panneaux décoratifs de Willette et de Steinlen, devait sceller notre camaraderie. De ce moment, je connus qu'« Alger » n'aurait d'autres secrets pour moi que ceux qui n'appartenaient pas à son ancienne profession. M'étant fait passer, par ailleurs, auprès d'elle, pour un docteur psychiatre qui se serait voué à l'étude des perversions sexuelles, elle ne devait trouver aucun caractère suspect à ma curiosité.

tout est changé, des réunions ont lieu, en douce, à domicile.  
« Je pensais bien que ceux qui venaient chez elle n'étaient pas des gens ordinaires. On n'a pas besoin de s'adresser à une « Agence de Renseignements Mondains » quand on veut se payer une femme à Paris. Mais je n'aurais pas cru y trouver les piqués que j'y ai rencontrés, sans quoi, tu peux me croire, je n'y aurais pas mis les pieds. Je suis ce que je suis, mais je n'ai pas envie d'aller finir mes jours dans un cabanon, et

trompé son mari, alors que toi, qui es une garce, de l'appeler de son nom, un nom respecté, tu ne peux pas savoir l'effet que ça me produit...  
« Jusque-là, j'en avais pris mon parti. Notre métier, à nous autres, femmes de noce, n'est-il pas de jouer la comédie à nos clients ? Mais, un jour, Ginette me demanda de bien vouloir lui prêter l'appartement que j'habitais, rue Capron, pour un rendez-vous, le client, me dit-elle, ne voulant, sous aucun prétexte, entendre parler de l'hôtel ou d'un meublé. J'aurais dû d'autant plus me méfier que, radin comme elle l'était, elle m'avait offert cinquante francs pour pouvoir disposer, pendant une heure seulement, de l'appartement.  
« Il faut te dire que j'ai pour voisin un comptable, un veuf, avec qui j'étais en excellents termes et qui ne se doutait pas de ce que je faisais dans la vie ou, en tout cas, qui n'en laissait rien paraître et avait en moi une confiance absolue. Comme il était absent de huit heures à sept heures du soir, sauf à l'heure du déjeuner, je m'occupais quelquefois de sa gosse, une gamine de onze ans, qui me considérait un peu comme sa maman. Quand je me trouvais à la maison, je lui faisais faire ses devoirs et il lui arrivait, quelquefois, de laisser son cartable et son tablier d'écolière chez moi.  
« Ce jour-là, je m'arrangeai pour que

# DE L'AMOUR



Avant d'échouer dans ce petit port de la baie d'Audierne (en haut à droite), elle avait été danseuse de music-hall.

— Si tu étais de la « renifle », m'avait-elle prévenu — car elle n'avait pas tardé à me tutoyer — je le saurais. Pour ce qui est d'être affranchie sur tous les mecs de la Mondaine, il n'y en a pas deux, dans tout Montmartre, comme moi. La Georgina, qui se croit très marle, tu verras comme elle se fera poisser au premier tournant. Si elle tombe dans le trou, ce sera pour elle. Avec un « business » comme le sien, s'il y avait une justice, il y a longtemps qu'elle devrait être au « ballon », comme je te le dis, parole de femme !...  
Et, sans désespérer, « Alger » de m'expliquer longuement tous ses motifs d'animosité à l'égard de l'amie d'Edith.

— Quand je l'ai connue, il n'y avait pas plus paumée. Des jours entiers qu'elle restait sur la banquette, sans « dérouiller ». C'était chez Madeleine, rue la-Rochefoucauld, où l'on travaillait toutes deux, le temps de faire notre nouveauté. Elle me racontait qu'elle était engagée comme figurante chez Mayol. Ce devait être du « pour », car, avec son soutien-gorge et son ventre couturé, tu parles d'un nu ! Total, la patronne et les femmes devaient lui donner la thune pour qu'elle ne la saute pas.

« C'est chez Ginette Sardeine que je devais la retrouver, à quelques mois de là. J'aurais pu me douter de ce qui l'avait amenée. Mais je ne devais connaître que plus tard les spécialités de la maison. Je suis renseignée, maintenant, et cela a failli me coûter cher. Ginette Sardeine dirige une « Agence de Renseignements Mondains », à côté de la Trinité. Sa combine est la suivante. Des hommes et des femmes qui ont lu son annonce viennent la trouver. Les hommes sont des clients ; les femmes, pour la plupart, des poules qui cherchent à se placer. Aux uns et aux autres, elle commence à faire payer cent francs d'inscription. Elle arrange, ensuite, des rendez-vous pour les uns et les autres. En principe, rien ne se passe chez elle ; mais, depuis qu'elle a fait la connaissance de Georgina,

c'est ce qui me pendait au nez comme un sifflet de deux sous si j'étais restée chez Ginette. Je te montrerai d'ailleurs, quand tu viendras chez moi, toute une correspondance dont tu me diras des nouvelles... »  
— Des lettres adressées à toi ?  
— Non, à l'agence, mais que j'ai emportées avec moi, quand je l'ai laissée tomber... T'as pas besoin de faire cette mine dégoûtée. Oui ou non, veux-tu des renseignements pris sur le vif ? Oui, n'est-ce pas. Alors ne t'inquiète pas du reste. Ginette m'a fait assez de vacheries pour qu'à mon tour je me défende. Œil pour œil, dent pour dent, et remarque que je suis bonne fille. Si je voulais... Mais je n'ai jamais mangé de ce pain-là...

« Quand j'avais été la trouver, ma situation était changée, j'avais de quoi voir venir. Un notaire de Seine-et-Oise qui m'avait installée dans mes meubles et me servait de petites mensualités. Pas exigeant, avec ça — il venait deux fois par semaine, quand il venait. Mais il faut te dire que j'avais un amant, un boxeur, qui avait les dents longues. Si j'avais su, alors ! Celui-ci ne devait-il pas me laisser tomber pour une Russe qui dansait dans une boîte de nuit de la rue Fontaine !...  
« Au début, pour mes cent francs d'inscription, Ginette m'avait procuré un pédouille qui voulait une femme pour balader avec lui dans Paris. Au restaurant, il me donnait l'argent pour payer l'addition.  
« — Ça m'excite, me disait-il, de passer, auprès du garçon, pour un mec.  
« Après, ce fut un Hollandais qui me faisait mettre des demi-bottes et tenait à me les boutonner. Il me parlait, pendant ce temps-là, de sa femme, une Allemande, qu'il avait perdue et qui s'appelait Gerda.  
« — Ça ne te fait rien, me disait-il, que je t'appelle Gerda aussi.  
« — Je te la rappelle ? lui demandai-je.  
« — Pas du tout. Elle était blonde et petite ; tu es brune et grande. Mais c'était une honnête femme, qui n'avait jamais

Berthe — c'est le nom de l'enfant — ne fût pas là.  
« Or, qu'est-ce que j'appris, le lendemain, à l'agence ? Georgina, qui était devenue la femme à tout faire de Ginette Sardeine, avait joué auprès d'un de ses clients, un financier suisse sadique et amateur de fruits verts, le rôle d'une sœur aînée, très sévère pour sa cadette. La cadette en question se trouvait être une véritable mineure de treize ans et demi qu'on avait affublée, chez moi, du cartable et du tablier de ma petite voisine. Elle en sortit en piteux état et dut, paraît-il, s'alerter le lendemain...  
« Les cris poussés par la malheureuse avaient alerté la concierge et les autres locataires. Ils me soupçonnèrent fortement d'y être pour quelque chose. Depuis, mon voisin s'est toujours refusé à renvoyer sa fille chez moi, et il ne me salue plus, quand il me rencontre, dans l'escalier... »  
Une réelle émotion se discernait dans la voix d'« Alger », comme elle achevait ces mots, mais elle se ressaisit vite.

— Tu parles, reprit-elle, de l'explication que j'ai eue le lendemain avec Georgina et la Sardeine ! « Il ne manque pas, leur ai-je dit, de petites filles à la manqué — épi-lées, et tout — qui ont plus que le poids. J'en connais même une, de vingt-six piges, qui a deux enfants en nourrice, aux environs de Chelles. Mais, pour s'adresser à de véritables mougingues, il faut être la dernière des dernières... »  
« J'en étais là de mon engueulade, quand on a sonné à la porte. Georgina est allée ouvrir et a appelé Ginette ; alors, j'ai profité de leur absence, à toutes deux, pour glisser dans mon sac une pile de lettres et d'adresses, retenues par un élastique, qui débordait d'un tiroir. Tu te rendras compte que ça en valait la peine... »  
(A suivre.)

Jacques DYSSORD.

page où se trouvaient, cochées, au crayon rouge, les annonces suivantes :

- TRÈS ÉTRANGE ET BELLE ARTISTE, POSSÉDANT LA SCIENCE DU MAQUILLAGE ET LA PLUS JOLIE COLLECTION DE TRAVESTIS, DÉS. RENC., DANS UN CADRE ORIGINAL, H. DU MONDE TRÈS AÏSÉ, SACH. ACCEPTER SES CAPRICES. MANDRAGORE, AU... (suivait le nom du journal).
- DES YEUX ÉTRANGES ET BEAUX, UNE VOIX BRÈVE ET ÉNERGIQUE, UNE IMAGINATION VIVE, UN CHANGEMENT DE DÉCOR SELON SES CAPRICES SONT LES ARMES DE L'ÉNIGMATIQUE MISS EDITH... (Suivait le nom d'une agence discrète où recevoir son courrier.)
- DAME AMAZONE, MONDAINE, DONNE LEÇONS. MÉTHODE NOUVELLE, EXCELLENTS RÉSULTATS, ECUYERE... (Suivait le nom de la même agence.)

Tout décontenancé et ne sachant quelle attitude prendre devant celle, moqueuse et presque injurieuse, de mes voisines, je commandai un porto. Une grande femme brune au teint mat, presque l'air d'une mulâtresse, bien qu'elle n'ait pas le cheveu laineux, et que gagnait un fourreau de soie rouge poncé, survint :  
« Alger », lui dit mon interlocutrice, monsieur est un client de Georgina.  
La nouvelle venue me lança un regard chargé de mépris. Je parus n'y prendre pas garde et lui fis signe de s'asseoir :  
— N'en croyez rien, madame, rectifiai-je. Je ne la connais même pas. Une commission, simplement, que j'avais à lui faire. Que prenez-vous ?  
Ayant fait signe au garçon de lui porter la même chose qu'à moi, elle me fixa lentement :  
— Ça m'étonnait aussi, observa-t-elle. Vous n'avez pas la tête d'un type à passions.  
Et, se tournant vers les autres femmes, elle leur dit, sur un ton qui n'admettait pas de réplique :  
— Vous autres, les gonzesses, ça va, n'est-ce pas ! Monsieur est avec moi.





Essayez ce Secret de **L'HARMONIE SEXUELLE** Il ne faillit jamais

Si vous n'avez pas déjà entendu parler des résultats vraiment extraordinaires qu'obtiennent les hommes avec le nouveau **SUPER-ORMOSAN-A** (Double Force), vous tiendrez certainement à essayer ce "Véritable Elixir de Jeunesse — de Puissance Vitale". Cette surprenante découverte répond si bien aux besoins de l'homme épuisé, affaibli, nerveux, dont l'organisme réclame une réjuvenescence intégrale, que ses effets aussi étonnants que bienfaisants ont excité de l'intérêt dans le monde entier.

Voici, enfin, un remède auquel on peut se fier absolument pour obtenir les effets réjuvenescents désirés, même dans les cas les plus difficiles, les plus réfractaires, les plus désespérés. Son action est rapide, sûre et certaine — quel que soit votre âge. Essayez l'Infaillible **SUPER-ORMOSAN-A** (Double Force) dès aujourd'hui, et constatez-en les résultats étonnants. Recommandé par tous les pharmaciens, car il n'y a rien de comparable. Le succès est garanti dès la première boîte ou son prix vous sera remboursé. Une brochure avec de nombreux secrets nouveaux, troublants, surprenants, sur l'harmonie sexuelle, la réjuvenescence intégrale, et un complet développement physique, vous sera envoyée **gratuitement et discrètement** sur simple demande. Adresse : Pharmacie Vauris, 72, Avenue Kléber, Service 71-K, Paris.

## ETES-VOUS NÉ sous une Mauvaise Etoile GRATUITEMENT

Le professeur OX offre de vous venir en aide et de vous révéler les plus intimes secrets de votre vie. Le prof. OX, qui est le plus sérieux des astrologues de notre



siècle, vous guidera dans la vie, comme il le fait pour des personnalités connues dont vous pouvez envier la fortune. Un simple conseil du prof. OX vous aidera à vous faire aimer par l'être qui vous est cher. Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes, la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet de vous dire ce que vous ferez demain. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le professeur OX lui-même. Ecrivez-lui vos nom,

prénoms, (Monsieur, Madame ou Mademoiselle), date de naissance et adresse; joignez, si vous le voulez, 2 fr. en timbres-poste pour les frais de rédaction.

Professeur OX, Service 257-X, 1, avenue Pillaudo, Asnières (Seine).

## HYGIÈNE ET SANTÉ

# LE BAIN INTESTINAL

Régulateur des fonctions digestives et rééducateur de l'intestin

Les remarquables résultats observés dans l'application de la nouvelle méthode dite du bain intestinal, dans tous les cas de constipation, permettent au monde médical d'affirmer qu'à l'heure actuelle il n'existe pas de méthode plus rationnelle, plus sûre et plus simple d'arriver à la guérison complète. L'action rééducatrice qu'exerce l'Entero-Cure (bain intestinal) sur l'intestin est simple, naturelle, mécanique et rapide.

Toutes les observations faites à ce sujet sont formelles : le bain intestinal a raison en peu de temps des constipations les plus opiniâtres. Et, quand on songe que ce résultat est obtenu sans le secours d'aucune drogue, il est permis d'affirmer que le bain intestinal est actuellement une grande découverte de la médecine moderne.

A l'actif du bain intestinal, outre sa puissance de rééducation intestinale, nous devons lui reconnaître un pouvoir de désintoxication intense de l'organisme. Quel merveilleux moyen de lutte contre l'autointoxication est mis à votre disposition. Comment lutter contre la maladie si le malade lui-même collabore avec son ennemi acharné à sa perte? C'est pourtant ce qui se produit lorsque les déchets de la digestion stagnent dans le côlon et sont expulsés avec retard.

## MM. LES ASSASSINS

seront reçus sur présentation de leur carte au contrôle des Deux-Masques-Théâtre d'Aventures (25, rue Fontaine), pendant toute cette semaine, et tout spécialement les samedis en matinée, aux représentations de la fameuse pièce policière, gaie, américaine :

L'Étrange nuit de Rockland.

## SENSATIONNEL

La Grande Mode **COL FOURRURE** élégant, double soie ouatiné est offert à titre de PROPAGANDE

AU PRIX INCROYABLE DE 8 F.

AUX 1.000 PREMIERS ACHETEURS DE NOTRE

Superbe **CHEVALIÈRE** PLAQUE TITAN OR 18 carats

PRIX DE RÉCLAME : 12 F.

Envoi contre remboursement

Si vous désirez un monogramme ind. quez-vous vos initiales elles seront gravées à la main par un spécialiste. Joignez une bande en papier pour mesure

Maison IRIS, 3, Cité Trévise, Paris - Serv 216

## MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau. Facile et discret. (1 à 3 applications). Prostate, Impuissance, Rétrécissement, Blennorrhagie, Filaments, Métrite, Pertes, Règles douloureuses, Syphilis.

Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente.

INST. BIOLOGIQUE, 59, RUE BOURSULT, PARIS-17.

## LE BICARBONATE DE SOUDE NUISIBLE A L'ESTOMAC

Contrairement à l'opinion générale, le bicarbonate de soude employé seul n'est pas bon pour l'estomac. Il est vrai qu'il soulage temporairement les troubles gastriques, mais il n'a aucun pouvoir curatif et même, à la longue, il fatigue la muqueuse stomacale. La Poudre Macléan, préparée selon la formule d'un spécialiste des voies digestives, réussit là où la plupart des autres produits ont échoué. Telle est, sans aucun doute, la raison pour laquelle M. S. de Roubaix, a envoyé l'attestation suivante :

« Depuis que je prends de la Poudre Macléan, je me porte beaucoup mieux ; je n'ai plus de crises et j'en suis très satisfait. Jamais aucun produit ne m'avait donné de résultats aussi appréciables que la Poudre Macléan. »

La Poudre Macléan est prescrite dans le monde entier, et, si vous souffrez de l'estomac, essayez-la de suite, vous serez émerveillé du soulagement presque instantané qu'elle vous procurera. Elle est en vente chez tous les pharmaciens, au prix de Frs 9, — le flacon et Frs 14,85 le double flacon.

**BRILLANT**

**BUHLER**

FAIT TOUT BRILLER

ARGENTERIE

VITRES ET GLACÉS

# LA GUERRE DES CAMIONS



Le Salon de l'Auto a fermé ses portes, mais il n'est pas trop tard pour vous parler de la visite que j'y ai faite. Rassurez-vous, je ne décrirai pas en détail ce que j'ai vu. Que reste-t-il à écrire sur un tel sujet, quand les spécialistes de l'enthousiasme, en cohortes pressées, n'ont laissé aucune trace dans le moindre stand où leur commercial stylo n'ait passé et repassé ?

Mais je me suis arrêté, pour y faire des réflexions qui n'étaient sans doute pas celles de tout le monde, devant le long, interminable châssis de... vous avez deviné ! d'un camion ! J'étais là, si vous voulez, un peu comme Tartarin devant le lion de la ménagerie. Et comme l'illustre Tarasconnais songeait, en contemplant le fauve à travers les solides barreaux de sa cage, qu'il ne ferait pas bon rencontrer l'animal au milieu du désert, je me sentais plus rassuré en face de ce poids lourd désarmé, que si je l'avais eu devant moi, sur la route, hurlant et crachant son mazout.

Et je me disais : « Il est vrai qu'on nous a promis une réglementation en longueur, en largeur et en hauteur des monstres qui sillonnent actuellement ce pays. Aux termes de la loi, cette réglementation doit entrer en vigueur le 1<sup>er</sup> janvier 1939. Si, à cette date, nous sommes encore de ce monde, ayant échappé à la mort par compression sous les quinze ou vingt tonnes de quel qu'un de nos aimables compagnons de voyages, peut-être verrons-nous paraître, par les voies asphaltées qui traversent les nobles paysages de ma douce patrie, des camions réduits aux mesures officielles sans être, sur la seconde même, obligés de recommander notre âme à Dieu. »

Comme ces pensées couraient dans ma tête, je considérais avec plus d'attention l'ossature métallique exposée à mes yeux. Et je me disais encore : « Je ne suppose pas qu'il existe un constructeur assez fou pour nous montrer, au seuil de 1936, un camion qui serait frappé d'interdiction à la fin de 1938. Si j'en crois la raison, cette machine doit se trouver aux dimensions fixées par la loi... »

Du coup, je ne pus retenir cette exclamation : « Eh bien ! mon vieux ! que serait-ce s'il n'y avait pas eu de loi !... »

Je sais que mon compte est bon. Pour avoir osé vous faire part de ces naturelles remarques, je vais donner du travail au facteur du quartier. Je n'ai pas fini de décrocher les lettres où partisans et adversaires de mon point de vue m'adressent leur adhésion ou leur criti-

que. Pour les premiers, ils le font en des termes qui me rassurent, m'encouragent et m'émeuvent. Je dois dire que ceux-là sont les plus nombreux. Je les remercie ici, en bloc, et je leur demande de continuer à me communiquer leurs observations et leurs impressions. Dans une question aussi grave, qui intéresse la vie de tant d'êtres humains, notre dossier ne sera jamais trop lourd ni trop nourri de faits.

Quant aux autres, je m'offrant volontiers à leurs coups en victime expiatoire. Une de plus ou de moins ! Ils m'écrivent isolément ou en groupe, et même une de leurs femmes m'envoie, sur un ton guerrier, l'expression de ses sentiments de parfaite antipathie. Je ne lui en veux pas, car j'aime les femmes. Mais elle a tort de croire que mes articles sont d'un « rond-de-cuir ». Si elle les



Pourquoi ces châssis poids-lourds monstrueux, si la loi les condamne pour 1938?

lisait avec attention, elle saurait que, sans être un « vieux du volant », je possède un permis de conduire depuis pas mal d'années, et que j'en use. C'est même ce qui donne quelque prix à mes appréciations, car elles sont le fruit de l'expérience et de constatations personnelles.

Mais j'ai hâte d'arriver à un sujet qui m'a valu un courrier abondant. Il s'agit de l'accident tragique de Villevalier qui a coûté, on s'en souvient, la vie à une famille entière. Dans notre numéro du 19 septembre, nous avons publié un article d'un de nos lecteurs aixoisiens, témoin de l'accident, qui avait eu soin de prendre, sur les lieux mêmes, les photographies singulièrement probantes que nous avons reproduites. Cet article engageait formellement la responsabilité du chauffeur du camion.

Mes correspondants me reprochent, la plupart très amicalement, d'avoir inconsidérément accueilli cette thèse. Je viens de relire l'article incriminé. Aucun des détails qu'il contient n'est

contredit par les nouveaux renseignements que j'ai reçus. Pourtant, une lettre d'un de nos lecteurs parisiens, M. A. C., qui fut, lui aussi, témoin de l'accident, remet certaines choses au point. « Le camion, dit-il, ne pouvait serrer davantage sa droite, car la route, à cet endroit, est assez étroite, et le conducteur de la 10 CV. eut le tort de doubler le camion dans un virage. Une voiture venait en sens inverse. Il dut se rabattre trop précipitamment sur sa droite, d'où l'accrochage. »

A cela, on répondra que le chauffeur du camion, qui voyait également venir une voiture à leur rencontre, aurait dû ralentir et même s'arrêter pour laisser doubler son voisin. Strictement, il n'y était pas tenu, soit. C'était tout de même son devoir. Dès lors, l'accident, s'il s'était produit malgré cela, n'aurait pas eu des conséquences si tragiques.

C'est toute la question, et c'est ce que je répondrai à M. Henri Raitzon, de l'Amicale des Routiers de France, qui m'entreprend sur le même propos. Alors même que le chauffeur du camion conduit avec conscience et dans les limites fixées par le Code de la Route — ce qui est, je l'ai toujours proclamé, le cas de la grande majorité — le camion, lui, reste un danger public. Je le disais, sous ma signature, à l'occasion de l'accident de Villevalier, dans la colonne voisine du compte rendu : « Certes, je ne prétends pas que le chauffeur du camion soit toujours responsable de l'accident qui se produit. Mais sinon le chauffeur, le camion, lui, est toujours coupable. Témoin l'accident de Villevalier. Aurait-on cinq morts à déplorer si l'accrochage s'était produit entre deux voitures de tourisme ? »

Pour la suppression des camions sur route, je suis de l'avis de M. Raitzon : l'affaire nous dépasse. Elle entraîne mille considérations sociales, économiques et même politiques. Mais on ne me fera pas démoder de ceci : en l'état actuel des routes de France, le camion n'est pas un progrès, mais une barbare régression. Car il existe, dans notre pays, un admirable réseau de routes, qui le sillonne dans ses régions les plus inaccessibles, une merveilleuse route où toutes les vitesses sont permises aux convois de marchandises sans exposer à la mort les humbles automobilistes de mon espèce. Cela a coûté des milliards à établir : c'est le chemin de fer. L'abandonner au profit de la route pour le transport des marchandises, cela heurte le bon sens, est scandaleux et révolte la raison !

Marius LARIQUE.



# LA CHASSE MACABRE



LYON (de notre correspondant particulier).

**L'**AUTRE samedi, quelques chasseurs étaient en quête de lapin de garenne dans les fourrés de Crépieux-le-Pape, un des coins les plus aimables de la banlieue de Lyon.

Tout à coup, un des chiens tombe en arrêt. D'un même geste, les chasseurs relèvent le canon du fusil, s'approprient à épauler. Mais l'épagneul a une attitude curieuse ; il paraît inquiet. Il geint. Il se retourne vers son maître. Celui-ci s'approche avec précaution, suivi d'un compagnon. Du canon du fusil, ils écartent le fouillis de branchages. Soudain, les deux hommes reculent d'un mouvement brusque. Un cadavre humain est là, recroquevillé, à deux mètres cinquante environ en contrebas de la route. Vite ! Il faut prévenir le maire, M. Canellas.

A leur tour, le Parquet de Trévoux et les policiers sont bientôt sur place, entourés d'une bande de curieux.

Une angoisse étreint tous les assistants : pour qu'un cadavre se soit trouvé là, il faut qu'on l'y ait jeté ; il y a eu crime. Un désespéré ne se serait pas livré à un tel manège. D'ailleurs, on avait cherché autour du corps et l'on n'avait trouvé aucune arme.

Mais il fallait identifier le corps. Qui était cet homme ? On tira de son gousset une montre ; de ses autres poches une pipe, une blague à tabac, une paire de lorgnons. Pas de portefeuille ; seulement trente francs, à même la

avait pénétré par l'œil droit. Elle n'avait certainement eu le temps ni de lutter ni de souffrir.



M. Faroud était encore alerte en dépit de ses soixante-deux années et des cent cinq kilos qu'il portait allègrement. Deux deuils l'avaient frappé douloureusement à quelques mois d'intervalle : sa femme était morte au commencement de l'année ; il y a trois mois, c'était le tour de son petit-fils.

Le courtier s'était trouvé désemparé ; mais il avait repris courage, assisté avec dévouement par sa petite-fille qu'il adorait ; par sa fille et par son gendre, M. Emile Couturier, employé de soieries, 21, avenue de Saxe.

Depuis la mort de sa femme, il avait conservé son appartement, 20, rue Juliette-Récamière. Il vivait seul, faisant lui-même son ménage et sa cuisine. Sa seule compagnie était un couple de perruches qui jacassait dans une cage, sur la fenêtre, et qu'il entourait des soins les plus assidus.

Le mardi 10 septembre, M. et Mme Couturier avaient pris le repas du soir chez M. Faroud. Celui-ci avait promis à ses enfants d'être leur hôte le lendemain soir.

A l'heure dite, M. Couturier passa chercher son beau-père. Il frappa à la porte mais n'obtint pas de réponse. Il savait, en pareil cas, que l'explication de l'absence se trouvait dans une boîte aux lettres, au bas de l'escalier. La boîte contenait une carte où M. Couturier lut ces mots :

« Ne m'attendez pas ce soir, J'ai rendez-vous à la Coupole pour l'achat d'une Citroën 9 CV dernier modèle, traction avant. A fait 10.000 kilomètres. Très bon prix à 8.500 francs. FAROUD. »

Le lundi suivant, étant allé la veille à la pêche, M. Couturier portait une carpe à son beau-père. Cette fois encore, point de réponse. M. Couturier s'adressa au voisin, qui partagea son étonnement. Mais on pensa que M. Faroud pouvait être à Thonon, chez ses belles-sœurs.

M. Couturier revint le jeudi 19, à une heure et demie de l'après-midi. Encore pas de réponse. Cette fois, c'était franchement inquiétant. Le voisin était également de cet avis. Les

disparition, il a retiré 8.000 francs de chez son agent de change pour acheter une auto ; il n'aurait pas pris cet argent pour se suicider.

L'inspecteur principal Genesi commença les recherches. M. Faroud était allé, le 11 septembre, vers trois heures et demie de l'après-midi, chez son agent de change, M. Hubert de Gasquet, 6, rue du Bât-d'Argent. En retirant 8.000 francs de son compte, il avait dit au caissier :

— Je vais acheter une voiture à un médecin ou un fonctionnaire colonial qui doit repartir pour le Maroc. C'est une bonne affaire pour moi, J'ai rendez-vous à six heures à la Coupole.

A ce grand café de la place des Terreaux, personne n'avait vu, ce jour-là, M. Faroud. Le caissier de l'agent de change était donc la dernière personne qui se souvint d'avoir vu le disparu.

Comme les recherches suivaient leur cours, sans résultat appréciable, les chasseurs de Crépieux découvraient le cadavre, et les constatations démontraient clairement l'assassinat.

Les enquêteurs, munis des indications de M. Couturier et du caissier d'agent de change, émettent cette hypothèse pour la reconstitution du crime :

Un courtier que M. Faroud connaissait, pour avoir été en relations d'affaires avec lui, lui propose l'achat de la voiture d'un colonial qui va repartir pour le Maroc. C'est une bonne affaire ; il est pressé et sera obligé d'accepter le prix qu'on proposera. Il faudra payer comptant, puisqu'il quitte la France. On se rencontrera le 11 septembre, à six heures, à la Coupole ; on essaiera la voiture sur la route de Bourg et l'on traitera l'affaire.

Le 11 septembre, M. Faroud se munit de l'argent et se dirige vers le rendez-vous. L'intermédiaire se poste sur le passage du courtier, lui propose de partir immédiatement.

Le chemin est absolument désert. Rien à l'horizon. Instant propice ! Une balle de revolver : l'affaire est faite. On arrête la voiture, on raffe le portefeuille, et l'on bascule le malheureux Faroud dans le ravin.

Les assassins ignorent que M. Faroud a parlé d'un médecin ou d'un fonctionnaire colonial. Les policiers chercheront parmi les gens qui ont proposé des affaires à M. Faroud. Ils vi-

Serve ne savait pas quelle direction ils avaient prise.

Mme Couturier, fille de M. Faroud, donna d'autres indications :

— Au mois de juillet, dit-elle, mon père était en pourparlers avec un fonctionnaire colonial qui devait repartir pour le Maroc et qui voulait se défaire de son auto et de ses meubles. Mon père trouvait la voiture trop chère. Mais il était très intéressé par le mobilier qu'il trouvait fort beau. Ce fonctionnaire habitait, m'a-t-il dit, dans un des gratte-ciel de Villeurbane.

Bien entendu, les policiers n'ont pas manqué de se mettre en quête de l'habitant du gratte-ciel...

Les inspecteurs de la Sûreté, cherchant, fouillant, questionnant sans relâche dans les milieux de l'automobile, apprirent encore, ces jours-ci, qu'un médecin russe qui allait quitter la France avait négocié sa voiture. Et ils établirent ceci : la Citroën fut vendue le 13 septembre — deux jours après le crime ! — à un garagiste du quartier de Monplaisir qui la céda lui-même à un particulier le 28 septembre.

L'auto est donc encore à Lyon et sera visitée. Le point important est d'établir si elle a quitté le garage le 11 septembre. Le garagiste déclare que non. Mais il ajoute qu'il avait confié une clé en double et que, la nuit, il ne pouvait affirmer que le possesseur de cette clé n'était pas entré ! La question demeure donc entière.

Au milieu des braves gens qui vivent du



C'est près de la "Coupole" que les meurtriers tendirent le guet-apens.



M. Foëx (ci-contre), chef de la Sûreté, compte percer ce mystère

Mme Serve fut le seul témoin qui put donner des renseignements utiles.

L'enquête apprit que l'auto fut en vente au garage du Dauphiné.

siteront aussi tous les restaurants, tous les poches. Par quelques détails de signalement, un gendarme à l'esprit éveillé déclara :

— Si c'était Faroud, le courtier en autos de Lyon qui a disparu !

L'idée paraissait bonne. On présenta le chapeau trouvé près du cadavre au chapelier lyonnais qui l'avait fourni ; il le reconnut pour l'avoir vendu à M. Faroud. Puis la famille du courtier l'identifiait le lendemain, par les objets trouvés sur lui.

A l'Institut médico-légal de Lyon, M. Etienne Martin, l'éminent médecin légiste, procéda à l'effroyable besogne : dans la matière cérébrale, il découvrit d'abord un menu fragment d'os triangulaire qui s'adaptait à une partie brisée de la cavité orbitale droite. En cherchant encore, le praticien trouva une balle de revolver du calibre le plus courant : 6 mm. 35. La victime avait été tuée par un projectile qui



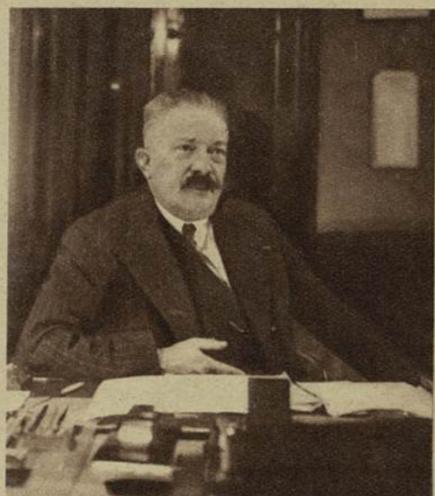
deux hommes se penchèrent à la fenêtre : leur angoisse grandit lorsqu'ils virent, dans la cage, les deux perruches, d'habitude si bien soignées, qui gisaient, mortes...

L'employé de soieries téléphona à sa femme qui n'avait toujours aucune nouvelle. Il partit pour Saint-Vulbas en auto et la ramena à Lyon, télégraphia à sa famille de Thonon qui ne put en dire davantage. M. Couturier prit enfin le parti de s'adresser à la police.

— Je suis persuadé, dit-il, qu'on a assassiné mon beau-père. Il ne s'est certainement pas suicidé. D'ailleurs, j'ai su que, le jour de sa

cafés de la route de Bourg, entre Crépieux et Villars.

Leur patience, leur ténacité, obtinrent un commencement de récompense : place de la Mairie, à Rillieux, pour la première fois, ils trouvent un témoin qui ne secoue pas la tête d'un air d'ignorance. La débitante, Mme Serve, a servi, il y a un mois, trois clients ; le signalement de l'un d'eux correspondait à celui de M. Faroud. Les trois hommes discutaient le prix d'une voiture, une conduite intérieure, qui stationnait à la porte. Le débat paraissait ardu. Puis, les clients étaient partis. Mais Mme

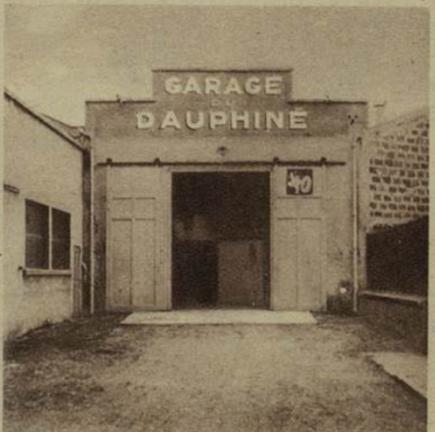


commerce de l'automobile se trouvent parfois des courtiers marrons dont le nombre s'est accru depuis la crise. Il est possible que l'un d'eux soit l'assassin ou, tout au moins, l'indicateur du coup, l'homme qui machina toute l'affaire.

Enfin, il est un témoin muet du drame : la montre que l'on retrouva dans le gousset de M. Faroud. Elle était arrêtée à 7 heures 4. Le rendez-vous était pour six heures. L'heure marquée au cadran pourrait bien être celle du crime. Mais on n'en a pas la certitude, car, par coïncidence, elle a pu continuer à marcher après la mort du courtier et s'arrêter lorsque le ressort fut complètement détendu.

La montre est en lieu sûr et un expert-horloger dira si le tic-tac a cessé de battre en même temps que le cœur de M. Faroud.

J. BARRAUD.



# IL N'Y A PLUS

IV (1)

**D'**UN côté, les douaniers, les gendarmes, la police. De braves types enfermés dans la consigne, bouclés par la discipline, ligotés par le serment.

De l'autre, *eskualdun kontrabandistak*, les contrebandiers basques, d'autres braves types, également honnêtes, à leur façon, peu dangereux — sauf pour le Trésor ou l'adversaire imprudent — traditionalistes, chevaleresques, joueurs ironiques, sportifs, loyaux, très respectueux des contrats et des morales, anarchisants par vocation.

Entre les deux, au milieu, en marge, en dehors, *out, outlaw*, très loin des uns et des autres, étrangers à l'ordre et à toute morale, la grande pègre internationale de la fraude.

Une puissance protéiforme, obscure, souterraine, indéfinissable, envahissante.

Une troupe disciplinée dans le mal, soumise dans le crime, héroïque dans l'abjection.

Les vrais, les authentiques, les modernes « suppôts de Satan ».

L'entrée du Pays Basque leur est quasi-interdite. Mais ils ont fait de la côte basque leur royaume.

On les trouve à Biarritz, de la Chambre d'Amour à la Côte des Basques, à Hossegor, sous les pins, à Chiberta, sur les *links*, à Bayonne, dans l'ombre de sa cathédrale, à Guéthary, à Bidart, à Saint-Jean-de-Luz, autour de « La Pergola », à Ciboure, parmi les cascarots, à Hendaye, la ville double, à Fontarabie, à Pasajes, à Saint-Sébastien, à Guetaria, Motrico, Zumaya, Ondarroa, Baquio, Bermeo, Elanchove, sur plusieurs centaines de kilomètres, un peu partout.

Avec ces relais, ces points de chutes, ces capitales : Bordeaux, Paris, Marseille, Lon-

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 359.

dres, Berlin, Constantinople, Changai, Moscou, Constantine, Casablanca, Saïgon, Chicago, Buenos-Aires, Barcelone, Vienne, Oslo, Dublin, Port-Saïd et Aubervilliers.

C'est à Aubervilliers que gîte l'un des plus puissants trafiquants de la drogue, dans un deuxième sur la cour, près d'une place célèbre, dans une rue très municipale. C'est là que ce « saigneur » reçoit commandes et livraisons, héberge ses transitaires et fuit les haines de ceux qu'il a « possédés ». Mais c'est aux environs de Compiègne qu'il mène la vie de château, participe aux chasses-à-courre, joue au bridge, subventionne des patronages et des clubs sportifs, processionne aux fêtes de Jeanne d'Arc et fréquente les sénateurs.

Le paysan-contrebandier basque fraude le fisc et démolit les balances du Trésor en

**De midi à deux heures, de dix-huit heures à huit heures le lendemain matin, un seul homme surveille l'aérodrome de Parme (en bas) : c'est le concierge (en médaillon). Et cet homme est démuné de tout pouvoir, de toute autorité.**

roïne, le charbon, l'opium, les fusils, les mitrailleuses, les autos, les revolvers, l'or, les bijoux, l'essence, la soie par milliers de mètres, l'alcool par milliers de litres, les Portugais, les femmes...

Ca, c'est du vrai, du grand « bis'ness » !... Pendant la guerre, le paysan basque exportait du pain et des légumes espagnols, pour donner à manger à sa famille.

Pendant la paix, le trafiquant de la pègre exporte des stupéfiants, importe des armes, pour donner à tuer aux hommes.

Pègre, Fraün Goldberg, Polonais (?), qui vola 70.000 pesetas de bijoux, entre Saint-Sébastien et Biarritz. Un homme du monde, dont le « correspondant », à Bilbao, possède quatre barques de pêche, un yacht et trois maisons d'« importation-exportation ».

Pègre, Jean-Louis Falcucci, Corse (?), tennancier de tripots, propriétaire de deux maisons closes, qui fut arrêté, à Guéthary, pour 600.000 francs de chèques sans provision, qu'il paya quarante-huit heures après.

Pègre, Jean-Jacques Bosaro, Français (?), qui dilapida cinq millions d'héritage paternel, commit cinq escroqueries à l'assurance, vola 75.000 francs à Biarritz, s'enfuit en Espagne et vit, à Saint-Sébastien, du trafic d'automobiles et de stupéfiants.

Pègre, les deux Portugais Olaço et Sarmiento qui, pendant trois ans, fabriquèrent des carnets d'identité français pour ouvriers étrangers, qui leur coûtaient trois francs, qu'ils revendaient trois cents. Du beau travail, bien fait, avec cachets portant les inscriptions de la Préfecture, inspections de police, toute la lyre, sur un carton identique au vrai.

Pègre, l'organisateur des neuf tripots, ouverts dans la province de Guipuzcoa, où l'on ruinait les riches fermiers, les métayers misérables... et les miquelets.

Pègre, le « patron » des pileurs de gare, que la police d'Hendaye mit en fuite, à coups de revolver, sur les quais de la gare internationale, à trois heures du matin. Cinq cents kilos de fruits et de citrons, dans des sacs.

Pègre, Marcel Pierra, marin, mort en mer, d'un coup de revolver, dans sa barque de pêche, qui portait, sur la Bidassoa, plus souvent des armes que du poisson. Un traître...

Pègre, le cuisinier de ce yacht, qui cachait, dans un frigo désaffecté, vingt kilos d'opium.

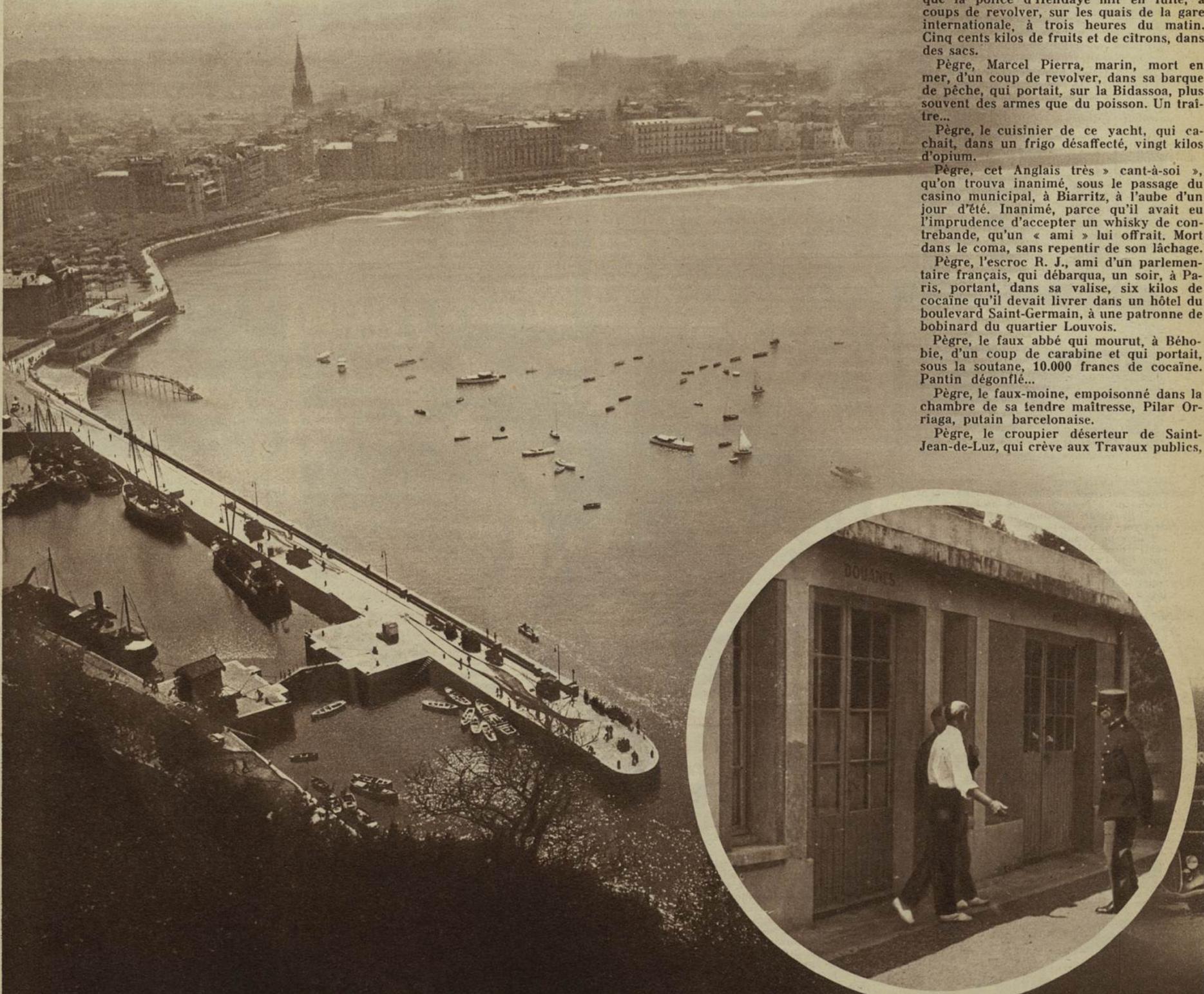
Pègre, cet Anglais très « cant-à-soi », qu'on trouva inanimé, sous le passage du casino municipal, à Biarritz, à l'aube d'un jour d'été. Inanimé, parce qu'il avait eu l'imprudence d'accepter un whisky de contrebande, qu'un « ami » lui offrait. Mort dans le coma, sans repentir de son lâchage.

Pègre, l'escroc R. J., ami d'un parlementaire français, qui débarqua, un soir, à Paris, portant, dans sa valise, six kilos de cocaïne qu'il devait livrer dans un hôtel du boulevard Saint-Germain, à une patronne de bobinard du quartier Louvois.

Pègre, le faux abbé qui mourut, à Bého-bie, d'un coup de carabine et qui portait, sous la soutane, 10.000 francs de cocaïne. Pantin dégonflé...

Pègre, le faux-moine, empoisonné dans la chambre de sa tendre maîtresse, Pilar Orriaga, putain barcelonaise.

Pègre, le croupier déserteur de Saint-Jean-de-Luz, qui crève aux Travaux publics,



# DE PYRÉNÉES

après avoir connu des voluptés de millionnaire, grâce à la contrebande des autos.

Pègre, le chauffeur de taxi de Bilbao, qui exportait un million de lingots d'or, dans la carrosserie de sa voiture.

Pègre, le petit Annamite, colporteur, qui passa, pendant plus de six mois, deux cents grammes d'héroïne par jour, entreposés chez un rentier de Bidart.

Pègre, les quatre-vingt-quatre marlous, pédérastes et filles, tous trafiquants de stupéfiants, que j'ai personnellement pépérés et dénombrés, entre Biarritz et Bayonne, dans toutes les classes de la société, « gentry » comprise.

Pègre, cet Américain rubicond, écrasé, sur un chemin perdu de la montagne, par un char à bœufs, dont on n'a jamais retrouvé le conducteur... Pègre, quatre fois meurtrier, millionnaire et propriétaire de sept tripots clandestins, à Philadelphie.

Pègre, cet autre considérable « yankee », frappé de « congestion » opportune, sur son yacht, alors qu'il discutait, avec son capitaine, sur le chemin qui convient le mieux au chargement des armes, du côté de Fontarabie.

Pègre, le beau danseur mondain, qu'on trouva, un matin, pendu dans une petite cabane de douanier, perdue sur la côte, face à l'océan. Suicide provoqué, pour avoir abusé la « bonne foi » d'un honnête commerçant bayonnais, très camarade avec certains dockers du port...

Pègre, le loufiat, sur qui l'on découvrit un carnet de noms et d'adresses, extrêmement utile et compromettant. On y recensait deux marchands de femmes, un armurier et sept trafiquants de stupéfiants.

Pègre, le tenancier de la seule maison de prostitution clandestine du pays basque, aux alentours de Saint-Etienne-de-Baigorri, où les servantes étaient impudiques, les chambres secrètes, les bouches cousues et le coffre-fort comblé de drogues.

Pègre, ces quatre marins inconnus, dont la barque vint s'enliser à Zumaya, du côté de la douane. Une barque, qui chargeait quatre-vingt dix kilos d'opium. Un yacht, au large, appareilla, immédiatement après la noyade.

Pègre, le potier guipuzcoan — né à Hambourg — qui remplaçait les vases innocents par des tubes d'héroïne.

Pègre, ce personnage « diplomatique », qui voulait passer la frontière — C. D., co-carde au pare-brise — avec douze pneus « de rechange », à 1.200 francs l'un, dans sa voiture, via Irun.

Pègre, l'industriel munichois surpris, la nuit, en conversation avec six jeunes « étrangers » luziens, sur son yacht. *Ardebat Alexis !* Industriel en carrosseries féminines. N'en use pas.

Pègre, ce rentier qu'un camion « providentiel » — pour une fois, ô Larique ! — renversa, près d'Irun, brisant sa canne. La canne, creuse, contenait cent cinquante grammes de cocaïne. Cela durait depuis dix ans...

Pègre, le marchand de tapis, Algérien inoffensif, qui doublait ses fourrures de petits tubes d'héroïne.

Pègre, le faux inspecteur de police, qui passa huit jours à Ondarroa, sous prétexte d'enquête, eut le temps d'organiser une expédition de cent mitrailleuses et disparut, dans un nuage de poudre.

Pègre, le propriétaire du canot automobile « grand sport », qui amerrit vingt-quatre heures au port des pêcheurs de Biarritz, embarqua trois caisses d'armes et débarqua, entre Ea et Lekeitio, la veille du « coup de tabac » de novembre.

Pègre, l'ingénieur ingénieur, qui dessinait des plans, échafaudait des devis et retraçait des routes, pour l'équipe dont les colis contenaient de la poudre et des balles, de marque germanique.

Pègre, le pharmacien de Saint-Sébastien, qui fournit, à un seul malade, plus de 10.000 ampoules de chlorure morphique, en une seule année : 1934...

Pègre — pègre politique — les organisateurs de l'exode, cet hiver, de vaches, de porcs et de magnifiques chevaux — de selle ou de trait — vers l'Espagne. Une Espagne qui n'en a nul besoin. Mais d'autres pays ont besoin de conserves et de cavalerie... L'Allemagne, par exemple, à qui certaines « usines » appartiennent, dans les provinces du nord, Catalogne, Navarre, Guipuzcoa...

Encore, partout, toujours, la pègre internationale de la fraude infeste la côte basque. Par ces seuls exemples, réfléchissez et calculez les ravages qu'elle produit, en France comme en Espagne, les millions qu'elle vole au Trésor, les dizaines de millions...

On n'en finirait pas de conter les incidents, les aventures, les drames, les tragédies de la fraude, à la frontière basque. Péripiétés toujours sinistres, souvent épouvantables, d'un trafic incessant. La mort est pour rien, dans ces deux cents kilomètres de territoire. La vie humaine ne compte pas, ne compte plus. Nul n'en parle. Jamais.

Celui-là, qui se disait l'ami intime du roi d'Espagne, a tué trois hommes. Je le sais. L'un à Biarritz, dans l'anse de la Chambre d'Amour, au pied du phare. Un corps, écrasé sur les rochers sous-marins, ne revient pas à la surface. Crabes monstrueux, hideuses araignées de mer, crevettes énormes, ont vite fait de ronger un cadavre. Le second, un fermier landais venu au marché de Bayonne, dans les pins de Chiberta. On trouva son corps, déchiété par la tempête, à la Barre de Bayonne. Le troisième, à Saint-Sébastien, sur le port. Ce commis-voyageur en drogues mourut longtemps près du môle, sous un cageot langoustier.

Une femme mourut subitement, dans une somptueuse chambre d'un palace biarrot. Une embolie... Jeune, belle, riche, aimée. Heureuse, non. Mais elle avait exécuté, un soir, au sortir du casino, dans le bois de la Nègresse, un « indic ». Ses amis l'ont vengé, proprement.

Cet autre, ancien policier, directeur d'agence de « renseignements », voulut se noyer au Rocher de la Vierge. On le repêcha. Gribouille se suicidait pour échapper à la « punition » méritée par sa trahison.

Un autre encore, ancien gaucher, millionnaire fastueux, tombe dans les bois de Saint-Pée. Un coup de fusil maladroit, destiné à un lièvre le foudroie. Il gênait certain baronnet anglais, très occupé du côté de Changai. La chasse est une occasion de s'amuser.

Celui-ci, placeur important d'Orléans, vint ses « pupilles », sur les remparts de Vauban, de la rue Marsan, au bord de l'Adour, à Bayonne. Il finit la journée, à Biarritz, rue Sarasate. A cinq heures du matin, il s'arrache aux délices frelatées des filles, démarre dans sa Chrysler, part sur les routes noires. Il a un rendez-vous inévitable, à 6 heures du matin, dans le vieux quartier de Saint-Sébastien, près de l'Avenida et de N. S. del Pilar.

On ne l'a jamais revu à Biarritz, ni à Bayonne, ni à Orléans, ni à Paris...

Mais il est une sorte de contrebande dont nul, encore, n'a parlé sur la côte basque. On n'attend, sans doute, qu'un scandale — inévitablement proche — pour en parler.

Bayonne, Biarritz et Anglet possèdent, sur le territoire de cette dernière commune, un aéroport.

L'aéroport de Parme est installé sur un immense terrain, placé à quelques centaines de mètres de la route, qui joint Bayonne et Biarritz à Saint-Jean-de-Luz, Hendaye et la frontière, terrain qui appartenait à un Basque de vieille race, revenu riche des Amériques.

Il est dirigé par le commandant Devaux, que seconde et remplace, parfois, le radio-chef Deschamps. Le service des douanes y est représenté par un contrôleur et un seul douanier.

Le contrôleur habite en pleine ville, à Biarritz. Le douanier habite Anglet, à plu-

sieurs kilomètres de l'aéroport. Le douanier « fait » huit heures de présence sur l'aéroport, de huit heures du matin à midi, de deux heures à six heures. Le contrôleur est plus libre.

Un seul homme surveille et habite l'aéroport, à toute heure de jour et de nuit : le concierge, un retraité.

De midi à deux heures, dans la journée, de six heures du soir à huit heures du matin — seize heures par jour sur vingt-quatre, par conséquent — la surveillance de l'aéroport est confiée à un seul homme, démuné de tout pouvoir, de toute autorisation, de toute autorité, pendant toute l'année.

Seize heures par jour, la route de l'air est absolument libre pour les contrebandiers de « haut vol ». Ils peuvent passer sans inquiétude de l'or, des bijoux, des stupéfiants, des armes, tout ce qui leur chante !... Parme est le dernier relais aérien, avant l'Espagne. Le premier, en venant de la frontière.

Atterrissez-y avec d'innocentes valises, pleines de « came », de midi à deux heures. Nul n'y contredira et le concierge aura, tout juste, le droit de vous saluer et d'encaisser le pourboire que vous lui offrez généreusement.

Atterrissez en pleine nuit, ce sera le même jeu. Des amis peuvent vous attendre aux portes de l'aéroport ou sur le terrain, devant le bar élégant et désert. Quel inconvénient à cela ? L'aéroport est vide, seize heures par jour.

Sans doute, le concierge a des ordres. Dès qu'un avion atterrit, il doit prévenir la douane, par téléphone. C'est un fonctionnaire zélé : il n'y manque jamais.

Le douanier, qui est un fonctionnaire irréprochable, lui aussi, arrive à bicyclette, à fond de train, un quart d'heure, une demi-heure plus tard.

Trop tard. La marchandise est, déjà, en lieu sûr, à Biarritz.

Sans doute encore, le concierge prévient les voyageurs de l'arrivée de la douane. Mais il n'a aucun pouvoir pour les retenir, de force, sur l'aéroport, à une heure indue, où les honnêtes citoyens, de France et de l'étranger, aspirent à descendre vers un lit de repos.

Parmi le personnel de l'aéroport, nul n'est répréhensible en vérité.

Mais, si l'administration supérieure veut délivrer le contrôleur et le douanier du pénible sentiment d'inutilité qui les envahit chaque jour davantage, si le Trésor, le Fisc, l'Etat — toutes ces majuscules impératives — jugent nécessaires de récupérer quelques centaines de mille francs, chaque année — peut-être même beaucoup plus — au détriment de la haute pègre des fraudes, il serait

Le chômage a provoqué une considérable augmentation du nombre des fraudeurs.

Aujourd'hui, les contrebandiers triomphent, les brigades sont débordées. Les douaniers l'avouent, les faits le prouvent, les documents le confirment.

Il faut réagir.

Qu'est-ce qu'un douanier ?

C'est, dira un coureur de frontière, un personnage indiscret, antipathique et désordonné, qui, revêtu d'un uniforme et conscient des pouvoirs qui lui sont conférés, métamorphose malles, valises, paniers, sacs, portefeuilles, soutien-gorge, pantalons, gaines, jupons, chapeaux, perruques, en boîtes de Pandore miraculeuses, sous l'œil placide d'un pandore un peu moins charmeur, qui le double et l'aide. Une sorte de prestidigitateur impassible qui, en un tour de mains, extirpe, des endroits les plus extraordinaires, les objets les plus hétéroclites : bérets, cigarettes, bas, dentelles, chaussures, soieries, revolvers, étoffes, stupéfiants, bijoux, lampadaires ou chapelets... Après quoi, il ne reste à l'honorable citoyen-fraudeur qu'à régler l'addition.

C'est là, sans aucun doute, l'approximative définition que le public décerne au douanier.

Or, un douanier, c'est peut-être cela, mais autre chose encore.

La douane est « le mur de soutènement de la production française ». Devant ce mur, le douanier, « soldat de l'impôt », monte la garde.

Administrativement, les douaniers sont, en toute occasion, considérés comme « gens de guerre ».

Socialement, les douaniers sont une puissance incontestable.

Humainement, ce sont des parias. Les parias de l'administration française.

Après 30 ou 32 ans de service, un douanier gagne (?) huit cent quatre-vingt-cinq francs par mois !...

Un jeune douanier, à son début, gagne six cent cinq francs quatorze centimes par mois !...

La loi de huit heures est respectée — en principe.

De sept heures du matin à vingt-deux heures, la visite est assurée par cinq ou six douaniers.

De vingt-deux heures à une heure du matin ils ne sont plus que deux, accompagnés d'un gendarme.

Et, d'une heure à sept heures du matin, pendant six heures, il n'y a, sur plusieurs centaines de mètres, entre la France et l'Espagne, devant le pont international, qu'un seul et unique douanier français !...

C'est un brave bougre à six cents francs par mois, qui représente l'Etat français, seul, dans la nuit, au bord de la Bidassoa, sur un pont international, face à l'Espagne, pendant six heures !... Voilà bien le premier douanier de France !...

Nous pouvons être fiers de voir notre frontière ainsi surveillée, à l'un des deux endroits les plus importants de notre cordon douanier pyrénéen. Un cordon qui n'est qu'une ficelle.

C'est à ce seul homme qu'est confié le prestige de la nation française. C'est lui qu'aperçoivent, dans l'éclat de leurs phares et de leurs rires ironiques, les Espagnols qui nous rendent visite.

Pendant le jour, les brigadiers, chargés de la surveillance, bouchent, tant bien que mal, les trous. Ils suppléent à l'insuffisance numérique des sous-brigadiers. Aux heures les plus chargées de la journée, entre sept et dix heures du soir, notamment, où le nombre des autos est décuplé, provoquant, de seconde en seconde, un va-et-vient réellement fantastique, le brigadier présent ne surveille rien du tout. Il n'a pas le temps.

Il lui faut tamponner, tamponner, tamponner, cent fois et cent fois, les pièces d'identité de touristes. Un cachet et une signature par « acquit à caution ». On a transformé le carnet à souches et à volants : deux cachets et une signature. Il faut recopier, sur le registre, toutes les caractéristiques : nom, adresse, numéro du titre, numéro du moteur, numéro d'immatriculation, etc., etc. Et, ce travail, qui devrait être assuré par un fonctionnaire spécial, c'est le brigadier « surveillant » qui l'assure...

Il y a, aussi, les pièces d'identité à déli-



temps de réformer le déplorable état de choses actuel.

Mais il ne faudrait pas attendre trop longtemps le très prochain scandale qui découvrira cette incurie de notre administration et la gravité, la formidable ampleur, l'extraordinaire abondance, des fraudes qu'elle permet aux gangsters internationaux...

## La grand' pitié des soldats de l'impôt

Des scandales récents ont démontré qu'il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark de la douane.



# IL N'Y A PLUS DE PYRÉNÉES



vrer sur place, les numéros des pneus à relever, les amendes selon la guelte, les marchandises à réexporter, les « minuties », la confiscation, le paiement des droits suivant les circonstances, les « laissez-passer », ces titres provisoires que le douanier peut délivrer.

A la sortie, le touriste ne paie que la taxe statistique. Mais, à l'entrée, on exige le titre de circulation de la voiture, l'acquit à caution, le tryptique, le carnet de passage, les passavants, ou l'acquit cautionné. O, noms charmants, beautés des paperasses !...

La « dame visiteuse », car on ne peut, malgré tout, employer les douaniers pour certaines fouilles, quitte son travail à sept heures du soir. De sept heures du soir jusqu'au matin, visite, visite, visite, mon ami douanier...

Voici de l'alcool prohibé, des bas « de rayonne » en soie artificielle à sept francs la paire, des bérets à huit francs soixante-dix la paire — une occasion —, de la bonneterie — exposition spéciale de printemps —, de l'essence (soixante-dix centimes le litre, trois pesetas le bidon).

Voici de l'exportation : des pneus, des pièces détachées pour auto-vélos-motos, des tissus (articles fabriqués)...

Saisis, mon ami douanier, saisis...  
Tout cela, je le sais, paye des droits très élevés. Mais, de l'autre côté, au bout du quai, tes collègues espagnols, miquelets, gardes civils, carabineros, douaniers, le font payer plus cher. En or. Et ta part de « saisissant » est minime, à côté de la leur, beaucoup plus nombreux cependant que vous ne l'êtes, vous, Français.

Il en est ainsi de tout, couronné par une suprême incohérence. Un touriste français, qui passe en Espagne, acquitte une taxe primitive de cinq pesetas et deux pesetas de taxe quotidienne, tandis que le touriste espagnol qui passe en France acquitte une taxe primitive et unique, de cinq francs !

Il doit aussi payer l'essence. Mais, comme il a le droit de venir pour se promener en France, avec un réservoir plein, il en profite. Et l'on fait du chemin, avec un plein réservoir d'essence.

Cependant, ce travail abrutissant, ces responsabilités, ces incohérences, ces devoirs multipliés, pour six ou huit cents francs par mois, pendant des dizaines d'années, tout cela ne serait rien, sans la tentation.

La tentation, à ce poste-frontière, ici, a cent visages. Chaque douanier renouvelle Saint Antoine, et les cochons abondent autour de lui.

Cette belle fille soûle ouvre ses cuisses,

assise sur des coussins gonflés de soies fraudées, et vous provoque dans un sourire.

Cette femme d'officier, plantureuse et brune matrone, qui vous prie de la conduire au « petit endroit » et qui se met en devoir, troussée jusqu'à... l'âme, de satisfaire, devant vous, aux besoins de la nature.

Cette Américaine vaporeuse, qui essaye d'engager un flirt à deux heures du matin, avec des gestes d'invites obscènes.

Ces deux femmes, à demi nues, si fatiguées, *really*, qui vous invitent à vous asseoir entre elles, pour lire leur passeport, dans leur somptueuse auto, où elles échangent des caresses excessives.

Cette enfant de diplomate, qui gît toute nue, dans cette « Rolls » conduite par un chauffeur aveugle. Il fait si chaud...

Ce financier, qui vous confie dix minutes sa... surveillance d'une maîtresse à la peau si blanche, à l'attitude si éloquente, pendant qu'il va prendre l'air sur le pont.

Cet Allemand, qui corydonise avec suavité contre un petit ami si dévoué.

Ce troupeau de jeunes filles en fleurs,

expertes et impudiques, qui vous noient de paroles et de gestes.

Cette maman « cardinale », dont les filles ont, subitement, le coup de foudre, avec des mines et des agaceries de pensionnaires vicieuses.

Ces centaines d'ivrognes et de filles qui, d'une heure à sept heures du matin, reviennent, en zigzags, des casinos d'Hosgor, de Biarritz ou de Saint-Jean-de-Luz, des « boîtes » lépreuses de Saint-Sébastien, et qui vous tendent des billets de cent francs, de mille francs, des jetons et des plaques de baccara ou de roulette, avec une générosité suspecte.

Cet argent jeté, dédaigneusement, devant le poste. Ce portefeuille bourré, qui tombe et qu'on ne ramasse pas.

Ces bras, ces yeux, ces bouches, ces jambes, ces seins, ces corps, ces sourires qui s'offrent. Ces paroles exquises, inentendues, ces allusions graveleuses, ces « fouillez-moi, monsieur », humbles et prometteurs.

Tout ce sabbat des nuits d'été, toutes ces folies momentanées, s'offrent à un pauvre

**Echappées de la Chambre d'Amour (en haut, à gauche) ou de "la Pergola", vingt filles, cent filles rieuses chercheront à corrompre le douanier. Mais ce soldat de l'impôt ne connaît que son devoir.**



# FIN

bougre de douanier français à six cents francs par mois, père de famille le plus souvent, tout seul dans le silence de la nuit, sans contrôle, sans surveillance, sans chefs, libre, indépendant, maître de lui-même, ne devant de comptes à personne.

S'il cède, s'il s'abandonne à ces plaisirs furtifs, dans la pénombre de la bagnole de luxe, s'il jouit un moment de la chair frelatée de ces prostituées mondaines, s'il accepte un instant de se vautrer, dans la soie, le velours et l'or, sur ces corps habiles et magnifiques, qui le dira, qui le verra, qui l'apprendra ? Personne.

Ce sont là des baisers, des étreintes, des voluptés inconnues, des plaisirs inouis. C'est là, peut-être, la fortune ! Et nul, jamais, n'en saura rien. Cet homme est seul maître de son sort.

Et cet homme, qui a une femme, des enfants, des camarades, des chefs, tous venus d'un monde modeste et, parfois, humble, cet homme qui va trimer, pendant trente ans, pour vivre et faire vivre les siens avec six malheureux billets de cents francs par mois, cet homme, abruti de fatigue et d'énerverment, serre son ceinturon, ferme les yeux, bouche ses oreilles, redresse la taille, ne voit ni ces nudités offertes, ni cet argent jeté, ni ces gestes précis, ignobles, tentateurs.

Ce n'est pas un homme, ce n'est plus un homme, c'est un soldat. Le soldat de l'impôt. Il a une consigne, un devoir, une loi. Il obéit à sa consigne, il remplit son devoir, il respecte sa loi.

Impassible, froid, poli, imperturbable, il examine, vérifie, inspecte. Il cherche et, s'il trouve, il n'entendra ni les injures ordurières, ni les menaces, ni les paillements des millionnaires excités...

Alors, comme je l'ai vu, certain soir, un vieux brave homme de douanier, grand-père à cheveux blancs qui travaille encore, après trente-cinq ans de services, pour élever deux orphelins, alors ce vieux douanier irréductible recevra, jetée violemment vers lui, une pièce de dix centimes, deux sous, avec ces mots rageurs :

— Tenez ! Pour votre zèle !...

L'homme, qui insultait le vieillard, était un jeune colonel anglais, qui tenait, cachées dans sa voiture, vingt lampes merveilleuses, en contrebande d'antiquités...

Vient l'hiver, le froid, la neige, la tempête.

En montagne, mon bonhomme, en campagne ! Patrouille à toute heure. Il te faudra connaître ta « penhière » dans ses moindres recoins, geler sur place des heures durant, courir cent dangers, marcher toujours, déjouer tous les espionnages, risquer ta vie.

Il te faudra vivre ta vie. Tu te reposeras quand tu pourras. Et, quand tu le peux, travaille encore.

Parce que ce guide pour touristes, curieux de la montagne aux traîtrises mortelles, ce laboureur, ce bûcheron, ce valet de ferme, ce pêcheur, cet ouvrier, ce paysan, qui travaille durement pour vivre et faire vivre les siens, dans les travaux de la terre et de la mer, ce n'est rien, ce n'est pas grand'chose : c'est un douanier français...

Henry MERCADIER.

# CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,  
TOUS LES PERES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, la brochure qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 10.203 : Classes primaires et primaires supérieures complètes ; Certificats d'études, Brevets, C. A. P., Professorats, Bourses, Herboriste.

Broch. 10.205 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 10.214 : Carrières administratives.

Broch. 10.219 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 10.223 : Emplois réservés.

Broch. 10.225 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 10.230 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 10.239 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publiciste, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'industrie hôtelière.

Broch. 10.243. — Anglais, espagnol, italien, allemand, russe, portugais, arabe, annamite, espéranto. — Tourisme.

Broch. 10.245 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 10.251 : Marine marchande.

Broch. 10.256 : Solège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonica, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 10.262 : Arts du Dessin : cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 10.265 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie : petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupeur pour hommes, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 10.270 : Journalisme : secrétariats. — Eloquence usuelle. — Rédaction littéraire.

Broch. 10.278 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 10.281 : Carrières coloniales.

Broch. 10.289 : L'Art d'écrire.

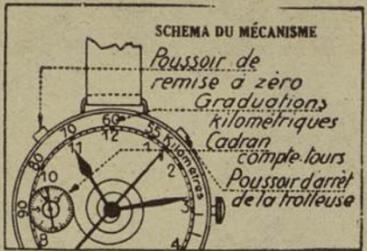
Broch. 10.294 : Carrières féminines.

Broch. 10.298 : Pour les enfants débiles.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

# LA SPORTIVE 1935

Comme précédemment :  
1° La montre indispensable pour l'heure  
2° L'aiguille donnant temps et vitesses



Mais encore désormais :  
3° Un pousoir d'arrêt de l'aiguille kilométrique  
4° Un cadran compte-tours totalisateur  
5° Un pousoir de REMISE A ZÉRO

## LA SPORTIVE BRACELET

Echange admis. Envoi contre remboursement. Entretien gratuit, garanti 5 ans.

Montre forme mode avec Bracelet cuir large. . . . . **45 FR.**

Modèle luxe chromé. . . . . 55 Fr.  
La Sportive de Poche 18 et 30 Fr.

USIKES E.V. LYNDA Morteau près Besançon  
Dépôt à Paris : 75, Rue Lafayette, 75  
Métro Cadet Ouvert aussi le Samedi après-midi

## CONCOURS 1935

### Secrétaire près les Commissariats de POLICE à PARIS

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7

**SPIRITISME** magnétisme, clé du succès, pour vaincre timidité, magie, pour parler avec les morts, trouver choses cachées, sourcier, télépathie, av. réponse de clairvoyance, santé, horoscope destin, amour, etc. Vous recevrez tout. Ecrire aujourd'hui à LUCE, Boite postale, 7, Nice. Joindre 1,50 timbres pour réponse.

25 FR. le CENT adres. à copier main et gr. g. Corr. sans frais. Modèle trav. grat. Ecrire Etabl. SPIREX, R. P., 414, rue du Louvre, Paris.

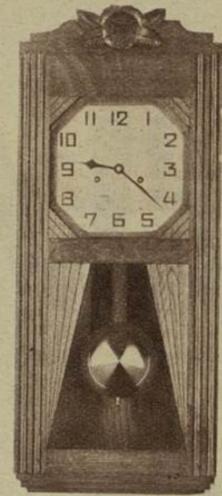
# 12 MOIS DE CREDIT

GARANTIE 5 ANS -.- 8 JOURS A L'ESSAI

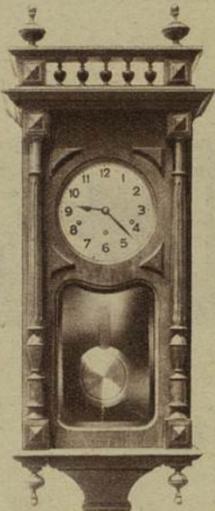
## Carillon WESTMINSTER 4/4

PREMIER VERSEMENT UN MOIS APRÈS LA LIVRAISON

Frs **23**  
PAR MOIS



N° 185  
276 frs, payables  
Frs 23. » par mois.



N° 150  
Frs 33. » par mois.  
396 frs, payables

### Bulletin de Commande D 12

Je prie la maison GIRARD et BOITTE, 112, r. Réaumur, à Paris, de m'envoyer un carillon WESTMINSTER 4/4, mouvement 8 jours, indécomptable, en cuivre massif, sonnant les quatre quarts sur gongs harmonieux.

Un bulletin de garantie de 5 ans est délivré avec chaque carillon.

Je choisis le n° 185 annoncé, en chêne clair ou foncé (biffer la teinte non désirée), ébénisterie très soignée, sculptures prises dans la masse, hauteur 70 cm., cadran carré, coins coupés. Prix : 276 francs, payables 23 francs par mois.

Je choisis le N° 150, style Henri II.

Hauteur 90 cm., ébénisterie soignée, façon noyer, cadran argenté, glace simple, au prix de 396 fr. payables 33 fr. par mois que je paierai à la poste au compte de Chèques postaux 979 Paris (pendant 12 mois) jusqu'à complet paiement.

(Biffer le numéro et la désignation du modèle que l'on ne désire pas recevoir.)

Fait à \_\_\_\_\_ le \_\_\_\_\_ 193\_\_

Nom et prénoms \_\_\_\_\_ Signature : \_\_\_\_\_

Profession \_\_\_\_\_

Domicile \_\_\_\_\_

Département \_\_\_\_\_ Gare \_\_\_\_\_

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GÉNÉRAL N° 46

# Girard & Boitte

112, rue Réaumur, PARIS (2<sup>e</sup>)

# LA POUSSE DES CILS réalisée scientifiquement



Photo Roge.

De beaux yeux ombrés par des cils longs, nombreux, souples et recourbés qui les mettent en valeur, n'est-ce pas là, madame, le principal élément de la beauté de votre visage ?

Pour celui-ci comme pour ceux-là, vous utilisez des fards : crèmes, rouges, poudres, cosmétiques. Mais, quand arrive le moment du repos, alors que vous traitez par des crèmes appropriées votre épiderme débarrassé de ses fards, que FAITES-VOUS POUR SOIGNER VOS CILS ? RIEN.

Grâce à NAYIKA, vous pouvez désormais faire bénéficier vos cils de soins particuliers.

Le NAYIKA n'est ni un fard, ni un cosmétique : c'est un produit à base de sucs de plantes, favorisant la pousse des cils par son action vivifiante sur leurs glandes matricielles, rendant prolifiques celles que leur faiblesse laissait stériles et fortifiant également les plus vigoureuses : d'où accroissement tant de la longueur que du nombre des cils.

Les cosmétiques ont tendance en général à abîmer les cils : ils les décolorent, les dessèchent, entraînant même leur chute. Jusqu'à ce jour il n'y avait nul remède à cela.

Mais maintenant, grâce à NAYIKA, vos cils seront plus longs, plus nombreux, plus souples, vos yeux auront encore plus de charme. Vos paupières inférieures quelque peu clairsemées, bénéficieront comme vos paupières supérieures d'une pousse plus active et plus fournie. En été, la femme voulant brunir, allongée sur le sable, offre son corps aux rayons ardents du soleil ; son épiderme qu'elle a pris soin d'huiler au préalable ne craint rien, mais il n'en est pas de même pour les cils que rien ne protège. Soumis à l'action combinée de l'eau de mer qui les attaque et du soleil qui les dessèche, ils perdent leur souplesse, deviennent cassants et finissent par tomber. En ayant soin de mettre un peu de NAYIKA avant le bain de soleil, la femme avisée évitera tous ces inconvénients. Le NAYIKA a, en outre, l'avantage d'atténuer considérablement l'irritation des yeux provoquée par le chlore des piscines ou le sel de l'eau de mer.

Prix du flacon : 18 francs

Pour toutes commandes, écrire aux Laboratoires NAYIKA, service D. 4, rue Paul-Dupuy, Paris (16<sup>e</sup>).

Livraison à domicile dans PARIS sur simple coup de téléphone à BAL. 33-91

**MAURICE FOMBEURE SOLDAT ROMAN**

Plus vrai que **Courteline**

15 fr.

**16 fr. BONNE MONTRE**  
25 Extra plate

En Chromé inaltérable. . . . . 19 frs  
Bracelet forme ronde, homme ou dame . . . . . 25 frs  
forme allongée homme ou dame 32 frs  
Env. cont. remb. Echange admis  
Entretien gratuit, garanti 5 ans

Morteau  
E.V. LYNDA près Besançon  
Dépôt à Paris : 75, Rue Lafayette  
Métro Cadet Ouvert aussi le Samedi après-midi

Pour la Publicité dans DÉTECTIVE

S'adresser à  
**Mme H. DELLONG**  
1, Rue Lord-Byron  
Balzac 33-91

**FORCE SANTÉ VIGUEUR** par la SANTÉ.

**L'ÉLECTRICITÉ**

Le BONHEUR et la JOIE au FOYER

L'Institut Moderne du Dr. M.A. GRAD à Bruxelles vient d'éditer un traité d'Electrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilisés, affaiblis et déprimés.

Le traité d'électrothérapie comprend 5 chapitres :  
1<sup>re</sup> PARTIE : **SYSTÈME NERVEUX.** Neurasthénie, Névroses diverses, Névralgies, Névrites, Maladies de la Moelle épinière, Paralysies.  
2<sup>me</sup> PARTIE : **ORGANES SEXUELS, et APPAREIL URINAIRE.** Impuissance totale ou partielle, Varicocèle, Pertes Séminalles, Prostatorrhée, Écoulements, Affections vénériennes et maladies des reins, de la vessie et de la prostate.  
3<sup>me</sup> PARTIE : **MALADIES DE LA FEMME.** Métrite, Salpingite, Leucorrhée, Écoulements, Anémie, Faiblesse extrême, Aménorrhée et dysménorrhée.  
4<sup>me</sup> PARTIE : **VOIES DIGESTIVES.** Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilatation, vomissements, aigreurs, constipation, entérites multiples, occlusion intestinale, maladies du foie.  
5<sup>me</sup> PARTIE : **SYSTÈME MUSCULAIRE ET LOCOMOTEUR.** Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte, Sciatique, Arthritisme, Artériosclérose, Troubles de la nutrition, Lithiases, Diminution du degré de résistance organique.

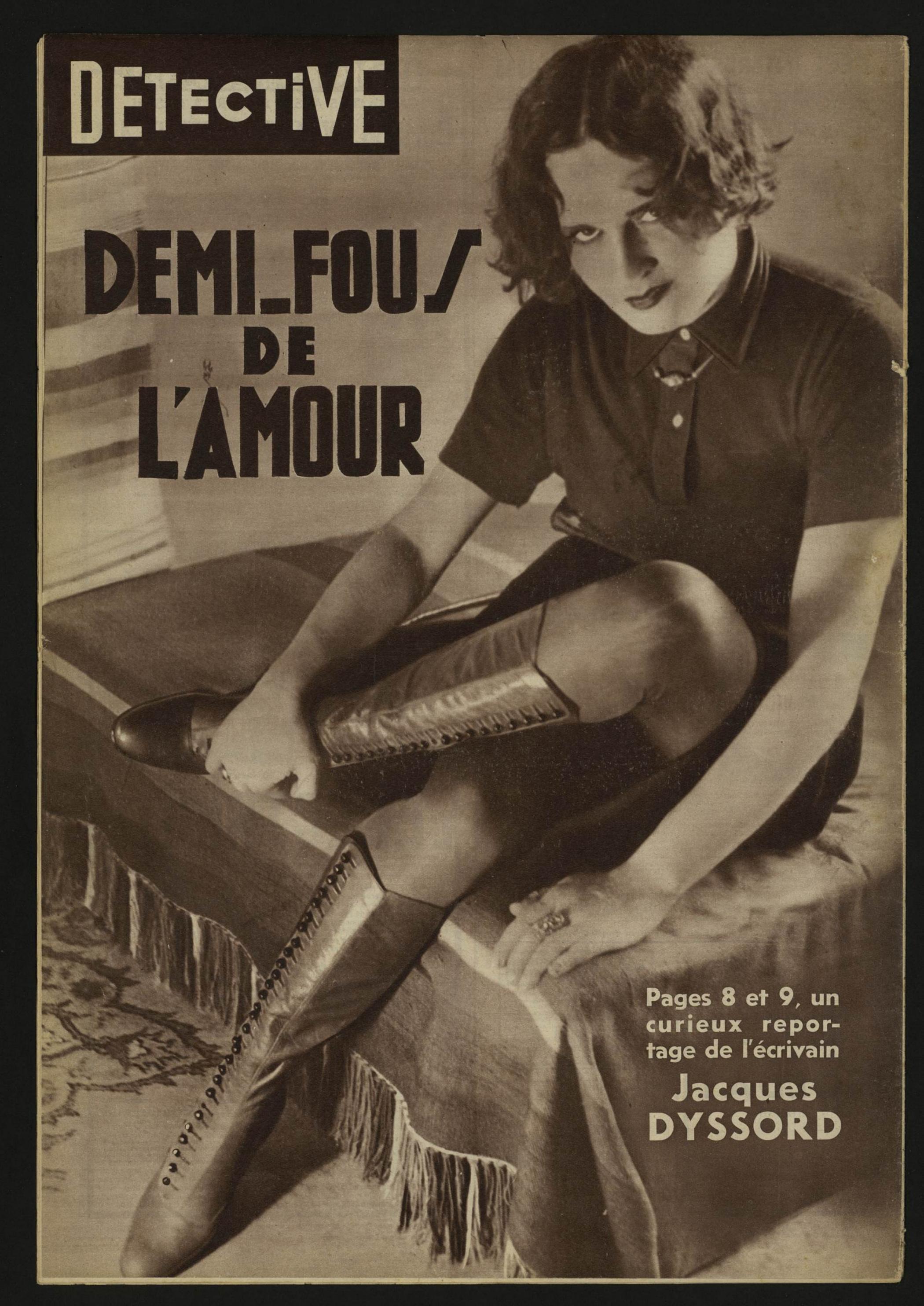
La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

**C'EST GRATUIT.** Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à Mr le Docteur M.A. GRAD, 30, Avenue Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs.

\*) Affranchissement pour l'étranger : Lettres fr. 1.50 - Cartes fr. 0,90



**DETECTIVE**

**DEMI-FOUS  
DE  
L'AMOUR**

Pages 8 et 9, un  
curieux repor-  
tage de l'écrivain

**Jacques  
DYSSORD**